



Chatterton, drame en trios actes

Alfred de Vigny

LU AVEC [LIREGRATUITEMENT.COM](https://liregratuitement.com)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

PERSONNAGES. ACTEURS

Chatterton. MM. Geffroy.

Un Quaker. Joanny.

Kitt Bell. M«« liorval.

John Bell. MM. Guiaud.

Lord Beckford , lord-maire

de Londres. Duparay.

Lord Talbot. Mirecour.

Lord Lauderdale. Mathieu.

Lord Kingston. WetscJi.

Un Groom. Monlaur.

Un Ouvr er. Fauve.

Rachei. , fille de Kitty Bell, âgée de six ans. Son frère , jeune garçon de quatre ans. Trois jeunes Lords.

Douze Ouvriers de la fabrique de John Bell. Domestique du lord-maire.

Domestiques de John Bell.

Un Groom.

La scène représente un vaste appartement ; arrière-boutique opulente et confortable de la maison de John Bell A gauche du spectateur, une cheminée pleine de charbon de terre allumé. A droite, la porte de la chambre à coucher de Kitty Bell. Au fond, une grande porte vitrée : à travers les petits carreaux on aperçoit une riche boutique; un grand escalier tournant conduit à plusieurs portes étroites et sombres, parmi lesquelles se trouve la porte de la petite chambre de Chatterton.

LE QUAKER, KITTY, RACHEL

kitty bell , à sa fille qui montre un livre à son frère.

Il me semble que j'entends parler monsieur, ne faites pas de bruit, enfans. (Au quaker,) Ne pensez-vous pas qu'il arrive quelque chose? (Le quaker hausse les épaules.) Mon dieu! votre père est en colère! certainement, il est fort en colère; je l'entends bien au son de sa voix. — Ne jouez pas, je vous en prie, Rachel. (Elle laisse tomber son ouvrage et écoute.) Il me semble qu'il s'apaise , n'est-ce pas , monsieur ? (Le quaker/ait signe que oui , et continue sa lecture.) N'essayez pas ce petit collier, Rachel; ce sont des vanités du monde que nous ne devons pas même toucher. — Mais qui donc vous a donné ce livre-là? C'est une bible; qui vous l'a donnée, s'il vous plaît? «Te suis sûre que c'est le jeune monsieur qui demeure ici uepuis trois mois.

RACHEL

Oui, maman.

KIT I Y

Oh! mon dieu! qu'a-t-elle fait là: — Je Tous ai défendu de rien accepter, ma fille, et rien surtout de ce pauvre jeune homme. — Quand donc l'avez-vous vu , mon enfant ? Je sais que vous êtes allée ce matin, avec votre frère , l'embrasser dans sa chambre. Pourquoi êtes-vous entrés chez lui, mes enfans? C'est bien mal! {Elle les embrasse.} Je suis certaine qu'il écrivait encore , car depuis hier au soir sa lampe brûlait toujours.

RACHEL

Oui, et il pleurait.

KITTY

Il pleurait ! Allons, taisez-vous! ne parlez de cela à personne; vous irez rendre ce livre à M. Tom quand il vous appellera; mais ne le dérangez jamais, et ne recevez de lui aucun présent. Vous voyez que depuis trois mois qu'il loge ici, je ne lui ai même pas parlé une fois , et vous avez accepté quelque chose, un livre. Ce n'est pas bien. — Allez. .. allez embrasser le bon quaker. — Allez, c'est bien le meilleur ami que Dieu nous ait donné- (Les en/uns courent s'asseoir sur les genoux

du quaker,)

LE QUAKER

Venez sur mes genoux tous deux, et écoutez-moi bien.— Vous allez dire à votre bonne petite mère que son cœur est simple, pur

et véritablement chrétien , mais qu'elle est plus enfant que vous dans sa conduite , qu'elle n'a pas as&çz réÉéchi à ce quelle vient de vous

ordonner, et que je la prie de considérer que rendre à un malheureux le cadeau qu'il a fait, c'est l'humilier et lui faire mesurer toute s* misère.

kitty bell s'élance de ta place.

Oh! il a raison! il a mille fois raison. — . Donnez, donnez-moi ce livre, Rachel. — Il faut le garder, ma fille! le garder toute ta vie. — Ta mère s'est trompée. — Notre ami a toujours raison.

le quaker , ému et lui baisant la main.

Ah! Kitty Bell! Kitty Bell! âme simple et tourmentée ! — Ne dis point cela de moi. — 11 n'y a pas de sagesse humaine. — Tu le vois Lien, si j'avais raison au fond, j'ai eu tort dans Fa forme. — Devais-je avertir les enfans de l'erreur légère de leur mère? — Il n'y a pas, 6 Kitty Bell , il n'y a pas si belle pensée à laquelle ne soit supérieur un des élans de ton cœur chaleureux , un des soupirs de ton âme tendre et modeste.

(o/2 entend une voix tonnante, y kitty bell, effrayée.

Oh! mon dieu! encore une colère. — La voix de leur père me répond là. (Montrant son cœur.) Je ne puis plus respirer. — Cette voix me brise le cœur. — Que lui a-t-on fait? Encore une colère comme hier au soir. (Elle tombe sur un fauteuil.) J'ai besoin d'être assise. — N'est-ce pas comme un orage qui vient? et tous les orages tombent sur moi pauvre cœur.

LE QUAKER

Àh! je sais ce qui monte à la tête de votre seigneur et maître; c'est une querelle avec les ouvriers de sa fabrique. — Ils viennent de lui envoyer, de Norton à Londres, une députation pour demander la grâce d'un de leurs compagnons. Les pauvres gens ont fait bien vainement une lieue à pied ! — Retirez-vous tous les trois... vous êtes inutiles ici. — Cet homme-là vous tuera... c'est une espèce de vautour qui écrase sa couvée.

(Kitty Bell sort, la main sur son cœur, en

•'appuyant sur la tête de son fils, qu'elle

emmène avec Rachel.) SCÈNE II.

LE QUAKER, JOHN BELL, un groupe

d'ouvriers.

le quaker , seul, regardant arriver John

Bell.

Le voilà en fureur.. Voilà l'homme riche , le spéculateur heureux; voilà l'égoïste par excellence, le juste selon la loi.

JOHN bell ; vingt ouvriers le suivent en silence et s arrêtent contre la porte. — Aux

ouvriers avec colère.

Non, non, non, non! — Vous travaillerez davantage , voilà tout.

un ouvrier , à ses camarades.

Et vous gagnerez moins, voilà tout.

JOHN BELL

Si je savais qui a répondu cela, je le chaînerais sur-le-champ comme l'autre.

LE QUAKE».

Bien dit , John Bell ! tu es beau précisément comme un monarque au milieu de ses sujets. JOHN BELL.

Comme vous êtes quaker , j'en écoute J>as , vous ; mais si je savais lequel de ceux-là vient de parler ! An !... l'homme sans foi que c'est lui qui a dit cette parole ! Ne m'avez-vous pas tous vu compagnon parmi vous ? Comment suis-je arrivé au bien-être que Ton me voit ? Ai-je acheté tout d'un coup toutes les maisons de Norton avec sa fabrique ? Si j'en suis le seul maître à présent , n'ai-je pas donné l'exemple du travail et de l'économie ? N'est-ce pas en plaçant les produits de ma journée que j'ai nourri mon année ? Me suis-je montré paresseux ou prodigue dans ma conduite ? — Que chacun agisse ainsi, et il deviendra aussi riche que moi. Les machines diminuent notre salaire, mais elles augmentent le mien ; j'en suis très-fâché pour vous , mais très-content pour moi. Si les machines vous appartenaient, je trouverais très-bon que leur production vous appartînt, mais j'ai acheté des mécaniques avec l'argent que mes bras ont gagné : faites de même, soyez laborieux , et surtout économes. — Rappelez-vous bien ce sage proverbe de nos pères : gardons bien les sous , les schellings se gardent eux-mêmes. Et à présent, qu'on ne me parle plus de Tobie ; il est chassé pour toujours. Retirez-vous sans rien dire, parce que le premier qui parlera sera chassé comme lui de la fabrique , et n'aura

ni pain , ni logement , ni travail dans le village, (Ils sortent.)
LE QUAKER.

Courage, ami ! je n'ai jamais entendu au parlement un raisonnement plus sain que U tien.

john bell, revient encore irrité ettenuyant le visage.

Et vous , ne profitez pas de ce que voui êtes quaker pour troubler tout partout oo Vous êtes. — Vousparlez rarement, mais vou» devriez ne parler jamais. — Vous jetez ai milieu des actions des paroles qui sont comme des coups de couteau.

LE QUAKER

Ce n'est que du bon sens , maître John ; ef quand les hommes sont fous , cela leur fait mal à la tête. Mais je n'en ai pas de remords l'impression d'un mot vrai ne dure pas plui que le temps de le dire ; c'est l'affaire d'un moment.

JOHN BELL

Ce n'est pas là mou idée : vous savez que j'aime assez à raisonner avec vous sur la politique; mais vous mesnrez tout à vatre toise, et vous avez tort. La secte de vos quakers est déjà une exception dans la chrétienté et vous êtes vous-même une exception parmi les quakers.— VnTis avez partagé tous vos biens entre vos neveux ; vous ne possédez plus rien qu'une chétive subsistance, et vous achevez votre vie dans l'immobilité et la méditation. — Cela tous convient , je le veux ; mais c*

fltrc je nt yeux pas , c'est que, dans ma maiion , vous veniez , en public, autoriser me* inférieurs à l'insolence.

LE QUAKER

Eh ! que te fait, je te prie, leur insolence f ^
Le bêlement de tes moutons tVt-il' jamais J
empêché de les tondre et de les manger ? — ,
"Y a-t-il un seul de ces hommes dont tu ne <
puisses vendre le lit?... Y a-t-ildans le bourg ■ * Q
de Norton une seule famille qui n envoie ses q .g
petits garçons et ses filles tousser et pahr ^ ,C
en travaillant tes laines? Quelle maison ne H g
t'appartient et n'est chèrement louée partoif ^ .
Quelle minute de leur existence ne t'est don- . %
née ? Quelle goutte de sueur ne te rapporte ^
un schelling ? La terre de Norton , avec les pj I
familles, est portée dans ta main comme le *-j
globe dans la main de Charlemagne — Tu es ^ g
Je baron absolu de ta fabrique féodale. ^ £

JOHN BELL. ^

C'est vrai, mais c'est juste.— La terre est • h à moi parce que je
l'ai achetée ; les maisons, pQ £ parce que je lésai bâties; les habi-
tans, parce a

que je les loge ; et leur travail , parce que]« g S le paie. Je suis juste selon la loi.

LE QUAKER. W

Ta loi est-elle selon Dieu ? H

JOHN BELL. g

Si vous n'étiez, quaker, vous seriez pend* ^
pour parler ainsi.

LE QUAKER

Je me pendrais moi-même plutôt que de

(io)

parler autrement, car j'ai pour toi une amitié véritable.

JOHN BELL

S'il n'était vrai, docteur , que vous êtes mon ami depuis vingt ans, et que vous avez sauvé un de mes enfans , je ne vous remerciais jamais.

LE QUAKER

Tant pis, car je ne te sauverais plus toi-même , quand tu es plus aveuglé par la folie jalouse des spéculateurs que les enfans par la faiblesse de leur âge. — Je désire que tu ne chasses pas ce malheureux ouvrier. — Je ne te le demande pas, parce que je n'ai jamais rien demandé à personne , mais je te le conseille.

JOHN BELL

Ce qui est fait est fait. — Que n'agissent-ils tous comme moi? — Que tout travaille et serve dans leur famille. — Ne fais-je pas travailler ma femme, moi? — Jamais on ne la voit, mais elle est ici tout le jour : et tout en baissant les yeux, elle s'en sert pour travailler beaucoup. Malgré mes ateliers et mes fabriques aux environs de Londres , je veux qu'elle continue à diriger du fond de ses appartemens cette maison de plaisance,, où viennent les lords, au retour du parlement , de la chasse ou de Hyde-Park. Cela me fait de bonnes relations que j'utilise plus tard. — ■ Tobie était un ouvrier habile , mai» sans prévoyance. — Un calculateur véritable ne laisse rien subsister d'inutile autour de lui. —Tout doit rapporter, les choses animées.

t inanimées.— La terre est féconde , Tarent est aussi fertile , et le temps rapporte Went.-Or, les femmes ont des années omme nous , donc c'est perdre un bon re- Jem. que laisser passer ce temps sans empto ■ . ^Tobiea laissé sa femme et ses filles dan, [adresse; c'est un malheur très-grand pour lui , mais je n'en suis pas responsable.

LE QUAKER

Tl s'est rompu le bras dans une de te. machines.

JOHN BELL

Oui ; et même il a rompu la machine.

LE QUAKER

Et ie suis sûr que dans ton cœur tu regrettes P us le ressort de fer que le ressort de chair et de sang : va, ton cœur est d aç.er comme tes mécaniques. - La soc-é.é dev.end^comme ton cœur,

elle aura pour Dieu lin' ot d'or et pour empereur un W°"«ju'£ —
Mais ce n'est pas ta faute, tu agis fort b.en ITlon ce que tu as
trouvé autour de to, en tenant sur la terre; je ne t'en yeux pas du
Tout, tu as été conséquent, c'est une quahté „.' _ Seulement, si
tu ne veux pas me laisser parler, laisse-moi lire.

(// reprend son livre et se retourne dan, ton

fauteuil.) john bell ouvre Im porte de sa femme avec force.

MistressBclilvenexici.

(12) SCÈNE m.

les PRKciubws , KITTY BELL.

eittt bell, avec effroi, tenant ses enfans par la main. Ils se
cachent dans la robe de leur mère par crainte de leur père.

Me voici.

JOHN BELL

Les comptes de la journée d'hier, s'il tous plaît? — Ce jeune
homme qui loge là-haut n'a-t-il pas d'autre nom que Tom , ou
Thomas?... J'espère qu'il en sortira bientôt. kitty bell ; elle va
prendre un registre sur une table , et le lui apporte.

Il n'a écrit que ce nom là sur nos registres en louant cette pe-
tite chambre. — Voici met comptes du jour avec ceux des der-
niers mois* john bell; il lit les comptes sur le registre. Catherine!
vous n'êtes plus aussi exacte. (Il s'interrompt et la regarde en
face avec un air de défiance.) Il veille toute la nuit ce Tom? —
C'est bien étrange. — Il a l'air fort misérable. (Revenant au re-

gistre, qu'il parcourt de ses yeux.) Vous n'êtes plus aussi exacte.
KITTY BELL.

Mon dieu ! pour quelle raison me dire cela ?

JOHN BELL

Ne la soupçonnez-vous pas; mistress Bell?

KITTY BELL.

Serait-ce parce que les chiffres sont mal disposés ?

JOHN BELL

La plus sincère met de la finesse partout

ne pouvez-vous pas répondre droit et regarder en face ?

KITTY BELL

Mais enfin, que trouvez-vous là qui vous âche ?

JOHN BELL

Test ce que je ne trouve pas qui me fâche, l'absence m'étonne...

kitty bell , avec embarras.

Mais il n'y a qu'à voir, je ne sais pas bien.

JOHN BELL

Il manque là cinq ou six guinées; à la première vue , j'en suis sûr.

KITTY BELL

Voulez-vous m'expliquer comment ?...

john bell , la prenant par le bras.

Passez dans votre chambre , s'il vous plaît, rous serez moins distraite. — Les enfans sont désœuvrés , je n'aime pas cela. — Ma maison n'est plus si bien tenue. Rachel est trop décolletée : je n'aime pas tout cela... (Rachel court se jeter entre les jambes du quaker. — A Kittjr Bell, qui est entrée dans sa chambre à coucher avant lui.) Me voici , me voici ; recommence* cette colonne et multipliez par sept...

LE QUAKER , RA.CHEL

RACHEL

J'ai peur.

LE QUAKE*.

De frayeur en frayeur, tu passeras ta vie d'esclave. Peux-tu ton père, peur de ton mari

un jour, jusqu'à la délivrance. (Ici on voit Chatterton sortir de sa chambre et descendre lentement l'escalier. — Il s'arrête et regarde le vieillard et l'enfant.) Joue, belle enfant, jusqu'à ce que tu sois femme ; oublie jusqu'à, et après, oublie encore, si tu peux. Joue toujours et ne réfléchis jamais. Viens sur mon genou. — Là. — Tu pleures ? tu caches ta tête dans ma poitrine. Regarde , regarde, voilà ton ami qui vient.

LE QUAKER, RACHEL , CHATTERTON

chatterton , après avoir embrassé Rachel, qui court au-devant de lui , donne la main au quaker.

Bonjour, mon sévère ami.

LE QUAKER

Pas assez comme ami, et pas assez comme médecin. Ton âme te ronge le corps. Tes mains sont brûlantes et ton visage est pâle.
— Combien de temps espères-tu vivre ainsi?

Le moins possible. — Mistress Bell n'est-elle pas ici ?

LE QUAKER

Ta vie n'est-elle donc utile à personne ?

Au contraire , ma vie est de trop à tout U inonde.

LE QUAKER

Crois-tu fermement ce que tu dis ?

Aussi fermement que vous croyez à la charité chrétienne. (// sourit avec amertume.) LE QUAKER.

Quel âge as-tu donc ? Ton cœur est pur et jeune comme celui de Rachel, et ton esprit expérimenté est vieux comme le mien.

J'aurai demain dix-huit ans.

LE QUAKER

Pauvre enfant!

Pauvre ? oui. — Enfant ? Non... j'ai vécu mille ans.

LE QUAKER

Ce ne serait pas assez pour savoir la moitié de ce qu'il y a de mal parmi les hommes. Mais la science universelle , c'est l'infortune. CHATTERTON.

Je suis donc bien savant!... Mais j'ai cru que mistress Bell était ici.— Je viens d'écrire une lettre qui m'a bien coûté.

LE QUAKER

Je crains que tu ne sois trop bon. Je t'ai bien dit de prendre garde à cela. Les hommes sont partagés en deux parts : martyr* et bourreaux. Tu seras toujours martyr de tous , comme la mère de cette enfant-là. chatterton, avec un élan violent.

La bonté d'un homme ne le rend victime que jusqu'où il le veut bieu, et l'affranchissement est dans sa main.

LE QUAKER

Qu'entends-tu par-là?

chatterton, embrassant Racket, dit de la voix la plus tendre :

Voulons-nous faire peur à cette enfant? et si près de l'oreille de sa mère ?

LE QUAKER

Sa mère a l'oreille frappée d'une voix moins douce que la tienne , elle n'entendrait pas. — Voilà trois fois qu'il la demande !

chatterton , s appuyant sur 1\$ fauteuil où le quaker est assis.

Vous me grondez toujours; mais dites-moi seulement pourquoi on ne se laisserait pas aller à la pente de son caractère, dès qu'on est sûr de quitter la partie quand la lassitude viendra. Pour moi, j'ai résolu de ne me point masquer et d'être moi-même jusqu'à la fin, d'écouter en tout mon cœur dans ses épanchemens comme dans ces indignations, et de me résigner à bien accomplir ma loi. A quoi bon feindre le rigorisme, quand on est indulgent? On verrait un sourire de pitié sous ma sévérité factice, et je ne saurais trouver un voile qui ne fût transparent.— On m'a trahi de tout côté, je le vois, et me laisse tromper par dédain de moi-même, par ennui de prendre ma défense. J'envie quelques hommes, «n voyant le plaisir qu'ils trouvent à triompher de moi par des ruses grossières; je les vois de loin en ourdir les fils, et je ne me baisserais pas pour en rompre un seul, tant je suis devenu indifférent à moi-même. Je suis d'ailleurs

assez vengé par leur abaissement, qui m'élève à mes yeux, et il me semble que la Providence ne peut laisser aller long-temps ainsi les choses. N'avait-elle pas son but en me créant? Ai-je le droit de me raidir contre elle pour reformer la nature? Est-ce à moi de démentir Dieu?

En toi, la rêverie continuelle a tué Tac- C3 tion. *C

Eh! qu'importe, si une heure de cette rêverie produit plus d'œuvres que vingt jours de l'action des autres? Qui peut juger entre eux et moi? N'y a-t-il pour l'homme que le J travail du corps? et le labeur de la tête >~J n'est-il pas digne de quelque pitié? EU! grand W dieu! la seule science de l'esprit, est-ce la science des nombres? Pythagore est-il le dieu ^j du monde? Dois-je dire à l'inspiration ar- £* dente: Ne viens pas, tu es inutile?

LE QUAKEH. W

Elle t'a marqué au front de son caractère Q
fatal. Je ne te blâme pas, mon enfant, mais ,_j
je te pleure. ~j
chatterton; il s7 assied. «3

Bon quaker, dans votre société fraternelle * > et spïritualiste, at-on pitié de ceux qnc tourmente la passion de la pensée? je Je crois; je vous vois indulgent pour moi , sévère pour tout le monde 5 cela me calme un peu. (Ici Racket va s'asseoir sur les genoux de Châtier-

ion.) En vérité, depuis trois mois, je suis presque heureux ici : on n'y sait pas mon nom, on ne m'y parle pas de moi , et je vois de beaux enfans sur mes genoux.

LÉ QUAKEH

Ami, je t'aime pour ton caractère sérieux. Tu serais digne de nos assemblées religieuses, où Ton ne voit pas l'agitation des papistes, adorateurs d'images, où l'on n'entend pas les chants puérils des protesians. Je t'aime, parce que je devine que le monde te hait. Une âme contemplative est à charge à tous les désœuvrés remuans qui couvrent lu terre : l'imagination et le recueillement sont deux maladies dont personne n'a pitié ! — Tu ne sais seulement pas les noms des ennemis secrets qui rôdent autour de toi; mais j'en sais qui te haïssent d'autant plus qu'ils ne te connaissent pas.

chatterton, avec chaleur.

Eh! cependant, n'ai je pas quelque droit à l'amour de mes frères , moi qui travaille pour eux nuit et jour; moi qui cherche avec tant de fatigues , dans les ruines nationales , quelques fleurs de poésie dont je puisse extraire un parfum, durable; moi qui veux ajouter une perle de plus à la couronne d Angleterre, et qui plonge dans tant de mers et de fleuves pour la chercher? (Ici Rachel quitte Chatterton ; elle va Rasseoir sur un tabouret aux fieds du quaker, et regarde des gravures.) Bi vous saviez mes travaux !... j'ai fait de ma chambre la cellule d'un cloitre \ j'ai béni et

sanctifié ma vie et ma pensée; j'ai raccourci nia vue, et j'ai éteint devant mes yeux les lumières de notre âge : j'ai fait mon cœnr plus simple ; je me suis appris le parler enfantin du vieux temps ; j'ai écrit , comme le roi liarold au duc Guillaume, en vers à demi saxons et francs ; et ensuite, cette muse du dixième siècle , cette muse religieuse , je l'ai placée dans une chasse comme une sainte. — ils l'auraient brisée s'ils l'avaient crue faite de ma main : ils l'ont adorée comme l'œuvre d'un moine qui n'a jamais existé, et que j'ai nommé Kowley.

Oui , ils aimeut assez à faire vivre les morts et mourir les vivans.

Cependant, on a su que ce livre était fait par moi. On ne pouvait plus le détruire, on l'a laissé vivre; mais il ne m'a donné qu'un peu de bruit, et je ne puis faire d'autre métier que celui d'écrire. — J'ai tenté de me ployer à tout, sans y parvenir. — On m'a parlé de travaux exacts ; je les ai abordés , sans pouvoir les accomplir. — Puissent les hommes pardonner à Dieu de m'avoir ainsi créé! — Est-ce excès de force, ou n'est-ce que faiblesse honteuse ? — Je n'en sais rien , mais jamais je ne pus enchaîner dans des canaux étroits et réguliers les débordemens tumultueux de

mon esprit , qui toujours inondait ses rives malgré moi. J'étais incapable de suivre les lentes opérations des calculs

journaliers, j'y renonçai le premier. J'avouai mon esprit vaincu par le chiffre ; et j'eus dessein d'exploiter mon corps. — Hélas! mon ami, autre douleur! autre humiliation ! Ce corps, dévoré dès l'enfance par les ardeurs de mes veilles, est trop faible pour les rudes travaux de la mer ou de l'armée ; trop faible même pour la moins fatigante industrie. (IL se lève avec une agitation involontaire) Et , d'ailleurs , eusse -je le» forces d'Hercule , je trouverais toujours entre moi et mon ouvrage l'ennemie fatale née avec moi; la Fée malfaisante , trouvée sans doute dans mon berceau, la distraction, la poésie! — Elle se met partout; elle me donne et m'ôte tout; elle charme et détruit toute chose pour moi ; elle m'a sauvé... elle m'a perdu!

Et à présent, que fais-tu donc?

Que sais je ?.. j'écris. — Pourquoi? je n'en sais rien.. Parce qu'il le faut.

(// tombe assis , et n écoute plus la réponse du quaker. Il regarde Rachel et l'appelle près de lui.)

LE QUAKER

La maladie est incurable!

La mienne ?

LE QUAKER

Non , celle de l'humanité. — Selon ton cœur, tu prends en bienveillante pitié ceux qui te disent : Sois un autre homme que

celui

(21) que tu es... Moi, selon ma tête , je les ai en mépris , parce qu'ils veulent dire : Retire-toi de notre soleil ; il n'y a pas place pour toi. — Les guérira qui pourra. J'espère peu en moi; mais , du moins , je les poursuivrai.

chatterton , continuant de parler à Rachel, à qui il a parlé bas pendant la réponse du quaker.

Et vous ne Vavez plus votre bible ? où est donc votre maman ?

le quaker , se levant.

Veux-tu sortir avec moi ?

chatterton , à Racket.

Qu'avez-vous fait de la bible, missRachel? LE QUAKER.

N'entends-tu pas le maître qui gronde ? Écoute !

john bell , dans la coulisse.

Je ne le veux pas. — Cela ne se peut pas ainsi. — Non , non , madame.

le quaker , à Chatterton , en prenant son chapeau et sa canne à la hâte.

Tu as les yeux rouges; il faut prendre l'air. Viens , la fraîche matinée te guérira de ta nuit brûlante.

chatterton , regardant venir Kitty Bell. Certainement , cette jeune femme est fort malheureuse.

LE QUAKER

Cela ne regarde personne. Je voudrais que personne ne fût ici quand elle sortira. Donne la clef de ta chambre, donne. — Elle la trou-

Tera tout-à l'heure. 11 y a des choses d'intérieur qu'il ne faut pas avoir l'air d'apercevoir. — Sortons. — r La voilà.

Ah ! comme elle pleure! — Vous avez raison... je ne pourrais pas voir cela... Sortons.

BELL

kitty bell , à Rackel , en la faisant entrer

dans la chambre d'où elle sort.

Allez avec votre frère, Rachel, et laissezmoi ici (A son mari.) Je vous le demande mille fois, n'exigez pas que je vous dise pourquoi ce peu d'argent vous manque; six guinées , est-ce quelque chose pour vous ? Considérez bien,, monsieur , que j'aurais pu vous les cacher dix fois en altérant mes calculs. Mais je ne ferais pas un mensonge, même pour sauver mes enfaus , et j'ai préféré vous demander la permission de garder le silence là-dessus , ne pouvant ni vous dire la vérité, ni mentir, sans faire une méchante action. JOHN BELL.

Depuis que le ministre a mis votre main dans la mienne , vous ne m'avez pas résisté de cette manière.

KITTY BELL

Il faut donc que le motif en soit sacré.

JOHN BELL

Ou coupable , madame.

kitty bell , avec indignation.

Vous ne le croyez pas !

JOHN BELL

Peut-être.

KITTY BELL

Ayez pitié de moi l vous me tuez par de telles scènes.

JOHN BELL

Bah! vous êtes plus forte que vous ne le croyez.

KITTY BELL

Àh! n'y comptez pas trop... Au nom de nos pauvres enfans !

Où je vois un mystère , je vois une faute.

KITTY BELL

Et si vous n'y trouviez qu'une bonne action ? quel regret pour vous!

JOHN BELL

Si c'est une bonne action, pourquoi vous être cachée?

KITTY BELL

Pourquoi, John Bell? parce que votre cœur s'est endurci , et que vous m auriez empêchée d'agir selon le mien. Et cependant , qui donne au pauvre prête au Seigneur. , JOHN BELL.

Vous feriez mieux de prêter à intérêts sur de bons gages.

KITTY BELL

Dieu vous pardonne vos sentimens et vos paroles !

(24) JOHN bell , marchant dans la chambre à grands pas.

Depuis quelque temps vous lisez trop ; je n'aime pas cette manie dans une femme... Voulez-vous être une bus-bleue?

KITTY BELL

Oh ? mon ami ! en viendrez-vous jusqu'à me dire des choses méchantes , parce que , pour la première fois , je ne vous obéis pas sans restrictions? — Je ne suis qu'une femme simple et faible ; je ne sais rien que mes devoirs de chrétienne.

JOHN BELL

Les savoir pour ne pas les remplir , c'est une profanation.

Accordez-moi quelques semaines de silence seulement sur ces comptes , et le premier raot qui sortira de ma bouche sera le pardon que je vousdemanderai pour avoir tardé à vous dire la vérité. Le second sera le récit exact de ce que j'ai fait.

JOHN BELL

Je désire que vous n'ayez rien à dissimuler.

KITTY BELL

Dieu le sait ! il n'y a pas une minute de ma vie dont le Souvenir puisse me faire rougir. JOHN BELL.

Et cependant jusqu'ici tous ne m'aviez rien caché.

KITTY BELL

Souvent la terreur nous apprend à mentir.

JOHN BELL

" Vous savez donc faire un mensonge !

KITTY BELL.

Si je le savais , vous prierais- je de ne pas m 'interroger ? — Vous êtes un juge impitoyable.

JOHN BELL

Impitoyable ! Vous me rendrez compte de cet argent.

KITTY BELL

Eli bien ! je vous demande jusqu'à demain pour cela.

Soit ; jusqu'à demain je n'en parlerai plus.

kitty bell , lui baisant la main.

Ah ! je vous retrouve. — Vous êtes bon.— ££* Soyez le toujours.

JOHN BELL

C'est bien ! c'est bien ! songez à demain. (// sort) KITTY BELL , Seule.

Pourquoi , lorsque j'ai touché la main de mon mari , me suis-je reproché d'avoir gardé ce livre? — La conscience ne peut pas avoir tort. (Elle rêve.) Je le rendrai . Q

(Elle sort à pas lents.) ^

I1K »C riHIII ACI«. PI

LE QUAKER , CHATTERTON

chatterton, entre vite et comme en se sauvant.

Enfin , nous voilà au port.

LE QUAKER

Ami, est-ce un accès de folie qui l'a pris ?

Je sais très-bien ce que je fais.

LE QUAKER

Mais pourquoi rentrer ainsi tout-a-coup?

chatterton , agité.

Croyez-vous qu'il m'ait vu ?

Il n'a pas détourné son cheval. et je ne l'ai pas vu tourner la tête une fois. Ses deux grooms l'ont suivi au grand trot. Mais pourquoi l'éviter , ce jeune homme ?

Vous êtes sûr qu'il ne m'a pas reconnu ? LE QUAKER.

Si le serment n'était un usage impie , je pourrais le jurer.

Je respire. — C'est que savez-vous bica 4juil est de mes amis ?
C'est lord Talbot. LE QUAKER.

Eh bien! qn'importe ? — Un ami n'est gu#re plus méchant
qu'un autre homme.

(27) [atterton, marchant à grands pas , avec
humeur.

11 ne pouvait rien m'arriver de pis que de voir. Mon asile était
violé, ma paix, était onblée, mon nom était connu ici.

LE QUAKER

Le grand malheur !

Le savez- vous, mon nom, pour en juger ?

LE QUAKER

Il y a quelque chose de bien puéril dans crainte. Tu n'es que
sauvage, et tu seras is pour un criminel si tu continues.

OU mon dieu! pourquoi suis-je sorti avec >us ? Je suis certain
qu'il m'a vu.

LE QUAKER

Je l'ai vu souvent venir ici après ses pares de chasse.

Lui ?

LE QUAKER

Oui , lui , avec de jeunes lords de ses amis.

Il est écrit que je ne pourrai poser ma tête ulle part. Toujours des amis!

LE QUAKER

Il faut être bien malheureux pour en venir dire cela.

chatterton , avec humeur.

Vous n'avez jamaismarché aussi lentement [u'aujourd'hui.

LE QUAKER

Prends-toi a moi de ton désespoir. Pauvre enfant ! rien n'a pu t'occuper dans cette promenade. La nature est morte devant les yeux. CHATTERTON.

Croyez-vous que mistress Bell soit très pieuse? Il me semble lui avoir vu une bible dans les mains,

le quaker , brusquement.

Je n'ai point vu cela. C'est une femme qui

aime ses devoirs et qui craint Dieu. Mais

je n'ai pas VU qu'elle eût aucun livre dans

les mains. (A part.) Où va-t-il se prendre ! à

quoi osc-t il penser ? J'aime mieux qu'il se

noie que de s'attacher h cette branche. {Haut.)

C'est une jeune femme très-froide, qui n'est

émue que pour ses enfans , quand ils sont

malades. Je la connais depuis sa naissance.

Je gagerais cent livres sterling que cette
rencontre de lord Talbot me portera malheur.

LE QUAKER

Comment serait-ce possible?

Je ne sais comment cela se fera , mais vous Verrez si cela manque. — Si cette jeune femme aimait un homme, il ferait mieux de se faire sauter la cervelle que de la séduire. Ce serait affreux , n'est-ce pas ?

LE QUAKER

N'y aura-t-il jamais une de tes idées qui ait tourné au désespoir ?

Je sens autour de moi quelque malheur évitable. J'en suis tout accoutumé. Je ne sais plus. Vous verrez cela; c'est un curieux spectacle — Je me reposais ici , mais on ne m'y laissera pas.

LE QUAKER

Quelle ennemie ?

Nommez-la comme vous voudrez, la forme , la destinée ; que sais-je , moi ? Tu t'écarteras de ta religion. hatterton , va à lui et lui prend la main. Vous avez peur que je ne fasse du mal ici ? -Ne craignez rien. Je suis inoffensif comme les enfans. Docteur, vous avez vu quelquefois des pestiférés ou des lépreux ? Votre première idée était de les écarter de la nation des hommes. — Écartez-moi

, repousez-moi . ou bien laissez-moi seul ; je me éparcrai moi-même plutôt que de donner a tisonne la contagion de mon infor'une. Cris , et coups de fouet d'une partie déchusse finie.) Tenez, voilà comme on dépiste le sanglier solitaire !

CHATTERTON , LE QUAKER.-, JOHN BELL , KITTY BELL

john bell , à sa femme.

Vous avez mal fait, Kitty. de ne pas me dire que celait un personnage de consiueration. {Un domestique apporte un ihé.)

KITTY BELL

En est-il ainsi ? En vérité , je ne le savais pas.

JOHN BELL

De très-grande considération. Lord Taïbot m'a fait dire que c'était son ami, et un homme distingué qui ne veut pas être connu.

KITTY BELL

Hélas! il n'est dune plus malheureux! — J'en suis bien aise. Mais je ne lui parlerai pas , je m'en vais.

JOHN BELL

Restez, restez. Invitez-le à prendre le thé avec le docteur en famille 3 cela fera plaisir à

(Il va s'asseoir à droite près de la table à thé.) LE quaker , à Chatterton qui fait un mouvement pour se retirer chez lui.

"Non, non, ne t'en va pas , on parle de toi.

kitty bell , au quaker.

Mon ami, voulez-vous avoir la bonté de lui demander s'il veut déjeuner avec mon mari et mes enfans?

LE QUAKER

Vous avez tort de l'inviter, il ne peut pas souffrir les invitation
s.

KITTY BELL

Mais c'est mon mari qui le veut*

le quaker , à Chatterton.

Sa volonté est souveraine. — Madame invite son hôte à déjeuner, et désire qu'il prenne le thé en famille ce matin.. (A part.) Il ne faut

pas accepter; c'est par ordre de son man qu'elle fait cette démarche, mais cela lui déplaît.

john bell , assis , lisant le journal , s'adresse à Kitty.

L'a-t-on invité ?

KITTY BELL

Le docteur lui en parle.

chatterton , au quaker.

Je suis forcé de me retirer chez moi.

LE QUAKER , à Kitty.

Il est forcé de se retirer chez lui.

kitty bell , à John Bell.

Monsieur est forcé de se retirer chez lui.

JOHN BELL

C'est de rorgueil:il croitnoushonorer trop. (// tourne le dos et se remet à Lire.) chatterton , au quaker.

Je n'aurais pas accepté j c'était par pitié qu'on m'invitait.

(Il va vers sa chambre, le quaker le suit et le retient.— Ici un domestique amène les enfans et les fait asseoir à table. Le quaker s'assied au fond, Kitty Bell à droite, John Bell à gauche, tournant le dos à la chambre, les enfans près de leur mère.)

SCENE III

iEs précédens , LORD TALBOT , LORD LAUDERDALE , LORD KINGSTON , et trois jeunes Lords en habit de chasse.

lord talbot , un peu ivre.

Où est-il ? où est il ? Le voilà , mon cama-

Fade! mon ami ! Que diable fais-tu ici? Tu nous as quittés ? Tu ne veux plus de nous ? c'est donc fini ? Parce que tu es illustre à présent, tu nous dédaignes. Moi, je n'ai rien appris de bon à Ox-

ford, si ce n'est à boxer , j'en conviens , mais cela ne m'empêche pas d'être ton ami. — Messieurs, voilà mon bon ami...

chatterton , voulant ï interrompre.

Mylord...

LORD TALBOT

Mon ami Chatterton.

chatterton , sérieusement , lui pressant la main.

Georges , Georges ! toujours indiscret!

Est-ce que cela te fait de la peine ! — L'auteur des poèmes qui font tant de bruit! le voilà ! Messieurs , j'ai été à l'université avec lui. — Ma foi , je ne me serais pas douté de ce talent-là. Ah \ le sournois , comme il m'a attrapé ! — Mon cher , voilà lord Lauderdale et le lord Kingston qui savent par cœur Ion poème d'Harold. Ah ! si tu veux souper avec nous, tu seras content d'eux sur mon honneur. Ils disculles vers comme Garrick. — La chasse au renard ne t'an,use pas; sans cela je t'aurais prêté Rebecca , que ton père m'a vendue. Mais tu sais que nous venons toujours souper ici , après la chasse. Ainsi, à ce soir Ahï pavidieu ! nous nous amusons. — Mais tu es en deuil ! Àh ! diable !

chatterton , avec tristesse.

Oui , de mon père.

LORD TALBOT

Ah! il était bien vieux aussi. Que veux-tu ? à Te voilà héritier.

chatterton, amèrement.

Oui. De tout ce qui lui restait.

LORD TALBOT

Ma foi ! si tu dépenses aussi noblement ton argent qu'à Oxford , cela te fera honneur ; cependant tu étais déjà bien sauvage. Eh bien f je deviens comme toi à présent, en vérité. J'ai le spleen, mais ce n'est que pour une heure ou deux. — Ah! mistress Bell , vous êtes une puritaine. Touchez là , vous ne m'avez pas donné la main aujourd'hui. Je dis que vous êtes une puritaine , sans cela je vous recommanderais mon ami.

Répondez donc à mylord , Kitty! Mylord, votre seigneurie sait comme elle est timide! {A Kitty.) Montrez de bonnes dispositions pour son ami.

KITTY BELL

Votre seigneurie ne doit pas douter de l'intérêt que mon mari prend aux personnes qui veulent bien loger chez lui,.

JOHN BELL

Elle est si sauvage, mylord, qu'elle ne lui a pas adressé la parole une fois , le croiriezvous ? pas une fois depuis trois mois qu'il loge ici f

LORD TALDOT.

Oh! maître John Bell , c'est une timidité dont il faut la corriger. Ce n'est pas bien. Allons , Chatterton , que diable ! corrige-là , toi aussi , corrige-la.

LE quaker , sans se lever.

Jeune homme, depuis cinq minutes que tu es ici, tu n'a pas dit un mot qui ne fût de trop.

LORD TALBOT

Qu'est-ce que c'est que ça ? Quel est cet animal sauvage ?

JOHN BELL

Pardon , mylord , c'est un quaker.

(Rires joyeux.) LORD TALBOT.

C'est vrai. Oh ! quel bonheur ! un quaker! (Le lorgnant.) Mes amis , c'est un gibier que nous n'avions pas fait lever encore.

(hclats de rire des lords.) chatterton, va vite à lord Talbot ; à demi-voix.

Georges , tout cela est bien léger ; mon caractères ne s'y prête pas.. Tu sais cela , souviens-toi de Primros Hill !... J'aurai à te parler à ton retour de la chasse.

lord talbot , consterné.

Ah! si tu veux jouer encore du pistolet ; comme tu voudras ! Mais je croyais t'avoir fait plaisir, moi. Est-ce que je t'ai affligé F Ma foi, nous avons bu un peu sec ce matin. — Q. Test-ce que j'ai donc dit, moi ? J'ai

SS

voulu te mettre bien avec eux tous. Tu viens ici pour la petite femme , hein ? J'ai vu ça , moi.

Ciel et terre ! mylord , pas un mot de plus.

LORD TALBOT

Allons ! il est de mauvaise humeur ce matin. Mistress. Bell , ne lui donnez pas de thé vert, il me tuerait ce soir, en vérité.

KITTYBELL, à part.

Mon dieu ! comme il me parle effrontément ! lord lauderdale , vient serrer la main à Chatterton.

Pardieu ! je suis bien aise de vous connaître, vos vers m'ont fort diverti.

Diverti, mylord ?

LORD LAUDERDALE

Oui , vraiment , et je suis charmé de vous voir installé ici ; vous avez été plus adroit que Talbot , vous me ferez gagner mon pari. LORD KINGSTON. Oui , oui ; il a beau jeter ses guinées chez le mari, il n'aura pas la petite Catherine comment ?... Kitty...

Oui , mylord, Kitty , c'est son nom en abrégé.

KITTY BELL , à part.

Encore ! Ces jeunes gens me montrent au doigt , et devant lui
{

LORD KINGSTON

Je crois bien qu'elle aurait eu un faible pour lui, mais vous l'avez, ma foi, supplanté. Au surplus, Georges est un bon garçon et ne vous en voudra pas. — Vous me paraissez souffrant.

Surtout en ce moment, mylord.

Lord Talbot.

Assez, messieurs, assez; n'allez pas trop loin. (Deux grooms entrent à la-Jbis.)

UN GROOM

Les chevaux de mylord sont prêts.

Lord Talbot, frappant sur l'épaule de John Bell

Mon bon John Bell, il n'y a de bons vins de France et d'Espagne que dans la maison de votre petite dévote de femme. Nous voulons les boire tous en rentrant, et tenez moi pour un maladroit, si je ne vous rapporte dix renards pour lui faire des fourrures. — Venez donc nous voir partir. — Passez Lauderdale, passez donc. A ce soir tous, & Rebbecca ne me casse pas le col.

JOHN BELL

Monsieur Chatterton, je suis vraiment heureux de faire connaissance avec vous. (/ / lui serre la main à lui casser l'épaule.) Toute ma maison est à votre service. (A Kilty Bell qui al-

lait se retirer.) Mais, Catherine, causez donc un peu avec ce jeune homme. Il faut lui louer un appartement plus beau et plus cher,

KÎTTY BELL.

Mes enfans m'attendent.

JOHN BELL

Restez , restez ; soyez polie ; je le veux absolument.

chatterton , au quaker.

Sortons d'ici. Voir sa dernière retraite envahie , son unique repos troublé , sa douce obscurité trahie ; voir pénétrer dans sa nuit dans sa nuit de si grossières clartés ! o supplice ! — Sortons d'ici . — Vous Ta vais- je dit? JOHN BELL.

J'ai besoin de vous, docteur ; laissez monsieur aveema femme; je vous veux absolument, j'ai à vous parler. Je vous racommoderai avec sa seigneurie;

LE QUAKER

Je ne sors pas d'ici.

(Tous sortent. — Il reste assis au milieu de la scène. Kitty et Chatterton debout,. les yeux baissés , et interdits.) SCENE IV.

CHATTERTON', ' LE QUAKER, KITTY BELL. le quaker , à Kitty Bell:

(Il prend la main gauche de Chatterton et met sa main sur le cœur de ce jeune homme.)

Les cœurs jeunes, simples et primitifs, ne savent pas encore étouffer les vives indignations que donne la vue des hommes. — Mon enfant . mon pauvre enfant ,. la solitude datent un amour bien dangereux. A. vivre

dans cette atmosphère , on ne peut plus supporter le moindre souffle étranger. La vie est une tempête , mon ami ; il faut s'acoutumer à tenir la mer. — N'est-ce pas une pitié , mistress Bell , qu'à son âge il ait besoin du port ? Je vais vous laisser lui parler et le gronder.

KITTYBELL, tfOublée.

Non , mon ami, restez , je vous prie. John Bell serait fâché de ne plus vous trouver. Et d'ailleurs , ne tarde-t-il pas à monsieur de rejoindre ses amis d'enfance ? Je suis surprise qu'il ne les ait pas suivis.

LE QUAKER

Leur bruit t'a importunée bien vivement ^ ma* chère fille ?

KITTY BELL

Ah ! leur bruit et leurs intentions ! Monsieur n'est-il pas dans leurs secrets ?

chatterton , à part.

Elle les a entendus ! elle est affligée ! Ce n'est plus la même femme.

Kitty bell , au quaker , avec une émotionnal contenue^ Je n'ai pas vécu encore assez solitaire , mon? ami ;je le sens bien.

LE QUAKER , à Kitty Bell.

Ne sois pas trop sensible à des folies.

KITTY BELL

Voici un livre que j'ai trouvé dans le» mains de ma fille. Demandez à monsieur s'il ne lui appartient pas.

En effet , il était à moi : et à présent, je serais bien aise qu'il revint dans mes mains. KITTY BELL , à part.

Il a l'air d'y attacher du prix. o mon dieu! je n'oserai plus le rendre à présent ni le garder. le quaker , à part.

Ah! la voilà bien embarrassée. (■// met la bible dans sa poche , après avoir examiné a droite et à gauche leur embarras. — A Chatterton.) Tais-toi , je t'en prie ; elle est prête à pleurer.

kitty bell , se remettant.

Monsieur a des amis bien gais et sans doute aussi très-bons.

LE QUAKER

Ah ! ne les lui reprochons point ; il ne les cherchait pas.

KITTY BELL

Je sais bien que monsieur Chatterton ne les attendait pas ici.

La présence d'un ennemi mortel ne m'eût pas fait tant de mal; croyez-le bien, madame.

Ils ont l'air de connaître si bien monsieur Chatterton j et nous , nous le connaissons il peu !

LÉ quaker , à demi-voix à Chatterton.

Ah! les misérables ! ils l'ont blessée au cœur.

chatterton , au quaker.^ Et moi , monsieur !

KITTY BELL

Monsieur Chatterton sait leur conduite comme ils savent ses projets. Mais sa retraite ici , comment Font-ils interprétée !

LE QUAKER . SB lève.

Que le ciel confonde à jamais cette race de sauterelles qui s'abat à travers champs , et qu'on appelle les hommes aimables! Voilà bien du mal en un moment.

chatterton, faisant asseoir le quaker.

Au nom de Dieu ! ne sortez pas que je ne sache ce quelle a contre moi. Cela me trouble affreusement.

KITTY BELL

Monsieur Bell m'a chargé d'offrir à monsieur Chatterton une chambre plus convenable.

Ah ! rien ne convient mieux que la mienne à mes projets.

KITTY BELL

Mais quand on ne parle pas de ses projets,
on peut inspirer , à la longue , plus de crainte
que l'on n'inspirait d'abord d'intérêt , et je .

Et?....

KITTY BELL

Il me semble...

LE QUAKER

Que veux-tu dire ?

KITTY BELL

Que ces jeunes lords ont en quelque sorte

Te droit d'être surpris que leur ami les ait quittés pour cacher son nom et sa vie dans une famille aussi simple que la nôtre.

le quaker, à Chatterton.

Rassure-toi, ami; elle veut dire que tu n'avais pas l'air , en arrivant , d'être le riche compagnon de ces riches petits lords.

chatterton, avec gravité.

Si l'on m'avait demandé ici ma fortune , mon nom et l'histoire de ma vie, je n'y serais pas entré... Si quelqu'un me les demandait aujourd'hui , j'en sortirais.

LE QUAKER

Un silence qui vient de l'orgueil peut être mal compris; tu le vois.

chatterton, va pour répondre , puis y renonce et s'écrie.

Une torture de plus dans un martyr, qu'importe ! (lise retire en fuyant.)

kitty bell, af frayée.

Ah ! mon dieu ! pourquoi s'est-il enfui de la sorte ? Les premières paroles que je lui adresse lui causent du chagrin !... mais en suis-je responsable ? aussi !... Pourquoi est-il venu ici ?... je n'y comprends plus rien ! je veux le savoir !... Toute ma famille est trouée pour lui et par lui ! Que leur ai je fait à tous ? Pourquoi l'avez-vous amené ici et non ailleurs , vous ? — Je n'aurais jamais dû me montrer , et je voudrais ne les avoir jamais vus. *

le quaker , avec impatience et chagrin.

Mais c'était à moi seul qu'il fallait dir«

(425) cela. Je ne m'offense ni ne me désole, moi. Mais à lui , quelle faute ?

KITTY BELL

Mais , mon ami , les avez-vous entendus , ces jeunes gens ? — o mon dieu ! comment se fait-il qu'ils aient la puissance de troubler ainsi une vie que le Sauveur même eût bénie ? — Dites, vous qui êtes un homme , vous qui n'êtes point de ces médians désœuvrés, vous qui êtes grave et bon, qui pensez qu'il y a une âme et un Dieu ; dites, mon ami , comment donc doit vivre une femme ? Où donc faut-il se cacher ? Je me taisais, je baissais les yeux , j'avais étendu sur moi la solitude comme un voile , et ils l'ont déchiré Je me croyais ignorée , et j'étais connue comme une de leurs femmes; respectée, et j'étais l'objet d'un pari. A. quoi donc m'ont servi mes deux en fans , toujours à mes côtés, comme des anges gardiens ? A quoi m'a servi la gravité de ma retraite ? Quelle femme sera honorée , grand dieu ! si je n'ai pu l'être, et s'il suffit aux jeunes gens de la voir passer dans la rue, pour s'empa-

rer de son nom , et s'en jouer comme d'une4)alle qu'ils se jettent l'un à l'autre ? (La voix lui manque. Elle pleure.) Oh ! mon ami , mon ami ! obtenez qu'ils ne revien-. nent jamais dans ma maison.

LE QUAKER

Qui donc ?

KITTY BELL

Mais eux... eux tous... tout le monde.

LB QUAK.ER.

Comment ?

XITTY BELL.

Et lui aussi;... oui , lui.

{Elle fond en larmes.)

LE QUAKER

Mais tu veux donc le tuer ? Après tout f iVt-il fait ?

kitty bell , avec agitation.

Oh! mon dieu! moi, le tuer!., moi qui >udrais> — Oh,,! Seigneur ! mon Dieu !

du que jp prie sans cesse , vous savez si ti voulu le tuer ? — Mais je vous parle et ne sais si vous m'entendez. Je vous ouvre on cœur et vous ne me dites pas que vous lisez. Et si votre regard y a lu , comment voir si vous n'êtes pas mécontent? Ali! mon 11... j'ai là quelque chose que je voudrais re... Ali ! si mon père vivait en-

core ! {Elle end la main du quaker.) Oui , il y a des omens où je voudrais être catholique , à use de leur confession. Enfin ! ce n'est tre chose que la confidence ; mais la conlence divinisée... j'en aurais besoin ! . LE QUAKER.

Ma fille , si ta conscience et la contemation ne te soutiennent pas assez , que ne ens-tu donc à moi ?

KITTY BELL

Eh bien ! expliquez moi le trouble où me tte ce jeune homme : les pleurs que m'ariche, malgré moi, sa vue : oui, sa seule vue ! ' LE QUAKER.

Oh! femme! faible femme! au nom de ieu , cache tes larmes , car le voilà.

K1TTY BELL.

Oh î dieu ! son visage est renversé f chatterton , rentrant comme un fou , sans

chapeau. Il traverse la chambre et marché

en parlant sans voir personne.

...Etd'ailleurs, etd'ailleurs, ils ne possèdent pas plusieursrichessesque je ne possède cette chambre. — Le monde n'est qu'un mot — On, peut perdre ou gagner le monde sur parole , en un quart-d'heure! Nous ne possédoustous que nos six pieds , cVst le vieux Will qui l'a dit. — Je vous rendrai votre chambre, quand vous voudrez ; j'en veux une encore' plus petite. Pourtant , je voulais attendre! encore le succès d'une certaine lettre. Mais* n'en

parlons plus. (//5e jette dans un fauteuil.). le quaker, se lève et va à lui, lui prend la tête ; à demi-voix.

Tais-toi , ami , tais-toi, arrête. — Calme I calme ta tête brûlante. Laisse passer en silence tes emportemens , et n'épouvante pas cette jeune femme qui t'est étrangère.

chatterton se lève vivement sur le mot : étrangère : et dit avec une ironie frémissante.

Il n'y a personne sur la terre à présent qui ne me soit étranger. Devant tout le monde je dois saluer et me taire. Quand je parle c'est une hardiesse bien inconvenante , et dont je dois demander humblement pardon.- Je ne voulais qu'un peu de repos dans cette] maison , le temps d'achever, de coudre l'une à l'autre quelques pages que je dois ; à-peu* près comme un menuisier doit à l'ébéniste

Quelques planches péniblement passées au rot. — Je suis ouvrier en livres, voilà tout, n'ai pas besoin d'un plus grand atelier que mien et M Bell s'est trop attendri de l'attitude de lord Talbot pour moi. Lord Talbot ,

peut l'aimer ici , cela se conçoit. — Mais l'amitié pour moi , ce n'est rien. Cela repose sur une ancienne idée que je lui ôterai un mot ; sur un vieux chiffon que je raie-

de sa tête , et que mon père a emporté avec le pli de son linceul ; un chiffre assez considérable, ma foi, et qui me valait beaucoup de révérences et de serremens demain. Mais tout cela est fini , je suis ouvrier en res. — Adieu, madame; adieu, monsieur.

! ha ! — Je perds bien du temps ! A l'ouvrage , à l'ouvrage ! (// monte à grands pas l'escalier de sa chambre et s'y renferme.)

SCENE V

LE QUAKER, KITTY BELL , contentée.

LE QUAKER. ru es remplie d'épouvante , Kitty ?

C'est vrai.

LE QUAKER

Et moi aussi.

KITTY BELL.

Vous aussi ?— Vous si fort , vous que rien i jamais ému devant moi ? — Mon dieu ! 'y a-t-il donc ici que je ne puis comprendre ? Ce jeune homme nous a tous trompés; Tes! glissé ici comme un pauvre , et il est :he! Ces jeunes gens ne lui ont-il pas parlé hune à leur égal ? Qu'est-il yeau faire ici ?

qu'ia-t- il voulu en se faisant plaindre ? Pourtant , ce qu'il dit a l'air vrai , et lui a l'air bien malheureux.

LE QUAKER

Il serait bon que ce jeuue homme mourût.

KITTY BELL Mourir ! pourquoi ?

LE QUAKER

Parce que mieux vaut la mort quela folie.

KITTY BELL

Et vous croyez?... ah ! le cœur me manque. {Elle tombe assise.)
LE QUAKER.

Que la plus forte raison ne tiendrait pas à ce qu'il souffre. — Je dois te dire toute ma pensée , Kitty Bell , et il n'y a pas d'ange au ciel qui soit plus pur que toi. La vierge mère ne jette pas sur son enfant un regard plus chaste que le tien. Et pourtant , tu as fait , sans le vouloir , beaucoup de mal autour de toi.

KITTY BELL

Puissances du ciel ! est-ce possible f LE QUAKER.

Écoute , écoute, je t'en prie. — Comment le mal sort du bien , et le désordre de Tordre même , voilà ce que tu ne peux t'expliquer, n'est-ce pas ? Eh bien ! sache, ma chère tille, qu'il a suffi pour cela d'un regard de toi , j inspiré par la plus belle vertu qui siège a la (droite de Dieu , la pitié. — Ce jeune homme i dont l'esprit a trop vite mûri sous les ardeurs et la poésie , comme dans une •«"« brû-

ia-nce , a conservé le cœur naïf d'un enfant Il n'a plus de famille, et , sans se l'avouer', il en cherche une ; il s'est accoutumé à te voir vivre près de lui, et peut-être s'est

habitué a s'inspirer de ta vue et de ta grâce *

iaternelle. La paix qui règne autour de toi £ '?

i été aussi dangereuse pour cet esprit rêveur t .

[ue le sommeil sous la blanche tubéreuse ;' pr:

e n'est pas ta faute , si, repoussé de tous £C ?*4

ôtes , il s'est cru heureux d'un accueil bien- ^ ®
'cillant; mais enfin, cette existence de sym- L '3
>atbie silencieuse et profonde est devenue T 7Î
a sienne — Te crois-tu bien le droit de la t S
ui ôter ? 2

KITTY BELL. '

Hélas ! croyez-vous donc qu'il ne nous ait tS I
as trompés ? JJj

LE QUAKER. ^ <fl

Lovelace avait plus de dix-huit ans, Kitty. & 2
t ne hs-tu pas sur le front de Chatterton la H »S
i midi té de la misère ? Moi, je l'ai sondée, S* M
lie est profonde. fñ <i

KITTY BELL. _ J|j

Oh ! mon dieu ! quel mal a dû lui faire ce S ue j ai dit tout-a-
l'heure ! *-*

LE QU, Je le crois, madame

LE QUAKER, UJ

KITTY BELL. rf

Madame? — Ah! ne vous fâchez pas. Si ** >us saviez ce que
j'ai fait et ce que j'allais îreï * *

LE QtFAK^.

«e yeux bi©«]« savoir.

Je qk suis cachée de mon mari , pour quelques sommes que j'ai données pour monsieur Chatterton. Je n'osais pas les lui demander et je ne les ai pas reçues encore. Mon mari s'en est aperçu. Dans ce moment même j'allais peut-être me déterminer à en parler à ce jeune homme. Oh! que je vous remercie de m'a voir épargné cette mauvaise action. Oui, c'eût été un crime assurément, n'est-ce pas?

LE QUAKER

Il en aurait fait un, lui , plutôt que de ne pas vous satisfaire. Fier comme je le connais, cela est certain. Mon amie, ménageons-le. Il cstatteintd'une maladie toute morale et presque incurable, et quelquefois contagieuse, maladie terrible qui se saisit surtout des âmes jeunes, ardentes et toutes neuves à la vie , éprises de l'amour du juste et du beau , et venant dans le monde pour y rencontrer, à chaque pas, toutes les iniquités et toutes les laideurs d'une société mal construite. Ce mal, c'est la haine de la vie et l'amour de la mort: e'est l'obstiné suicide.

KITTY BELL

Oh! que le Seigneur lui pardonne! seraitce vrai ? (Elle se cache la tête pour pleurer.)

LE QUAKER

Je dis obstiné , parce qu'il est rare que ces malheureux renoncent à leur projet quand il est arrêté en eux-mêmes.

KITTY BELL

En est- il 1* ? Eu êtei-rou* fur ? Dites moi

vrai! dites-moi tout. Je ne veux pas au'il meure ! _ QuVI-il fait ? que veut-il ?ÎJ,, lomuie si jeune! une âme céleste! la bonté les anges! la candeur des enfans! une âme ouïe éclatante de pureté , tomber ainsi dans • crime des crimes , celui que Christ hésitent lui-même a pardonner. Non .cela ne sera ■as il ne se tuera pas. Que lui faut-il? est-ce e l'argent ? Et bien! j'en aurai. _ JVoUS e,, rouveronsbienquelquepartpoului Tenez »« vodà des bijoux, que jamais je n'ai «igné porter, prenez-les, vendez tint _ otuer! la, devant moi, et mes enfans' — endez, vendez, je dirai ce que je pourrai a recommencera à me cacher; enfin je ferai ion crime aussi, moi ; je mentirai : voilà tout.

LE QUAKER

Tes mains ! tes mains! ma fille, que je les lore. (Il baise ses deux mains réunies) Tes utes sont innocentes, et, pour cacher ton ensonge miséricordieux, les saintes, tes eurs, étendraient leurs voiles; mais garde s bi,oux, c'est un homme à mourir Wt

•n,, H?"1 7 °n q'Ci' n'a"rait ',as B*ï*« on êntlSï f?"1,lle-J lieraï. bie" «utileent de lutter contre sa faute inique vice •esque vertueux, noble imperfection, pé?

ie sublime : l'orgueil de la pauvreté.

KITTY BELL

Mais n'a-t-il pas par)é d'une , ,, ,

iTeir?eàqueiqu'undûhtiiait-d«î'

SO

LE QUAKER

Âh ! c'est vrai ! Cela était échappé à mon esprit, mais ton cœur avait entendu. Oui, voilà une ancre de miséricorde. Je m'y appuierai avec lui. (// veut sortir.) KITTY BELL.

Mais... que voulait-il dire en parlant de lord Talbot : On peut L'aimer ici , cela se conçoit ?

Ne songe point à ce mot-là ! Un esprit absorbé comme le sien dans ses travaux et ses peines, est inaccessible aux petitessees d'un dépit jaloux , et plus encore aux vaines fatuités de ces coureurs d'avantures. Que voudrait dire cela ? Il faudrait donc supposer qu'il regarde ce Talbot comme essayant ses séductions près de Kitty Bell et avec succès, et supposer que Chatterton se croit le droit d'en être jaloux j supposer que ce charme d'intimité serait devenu eu lui une passion...? Si cela était...

KITTY BELL

Oh! ne me dites plus rien... laissez-moi m'enfuir. (Elle se sauve enfermant ses oreilles.)

le quaker , la poursuivant de sa voix.

Si cela était... mafoi ! j'aimerais mieux Ici laisser mourir.

SCÈNE PREMIÈRE

CHATTERTON , set* / ; *7 ca7 assis sur le pied de son lit et écrit sur ses genoux.

Il est certain qu'elle ne m'aime pas. — El moi... je n'y veux plus penser. — Mes mains sont glacées , ma tête est brûlante. — JVJe voilà seul en face de mon travail. Il ne s'agi-i. plus de sourire et d'être bon ! cic saluer et deserrer la main ! toute celte comédie est jouée : j'en commence une autre avec moimême. — Il faut, à cette heure , que ma volonté soit assez puissante pour saisir mou aine , et l'emporter tour a tour dans le cadavre ressuscité des personnages que j 'invoque, et dans le fantôme de ceux que j 'invente ! Ou bienil faut que , devant Chatterton malade, devant Chatterton qui a froid , qui a faim, ma volonté fasse poser avec prétention un autre Chatterton , gracieusement paré pour L'amusement du public , et que celui-là soit décrit par l'autre , lé troubadour par le mendiant, \oila les deux poésies possibles , ça ne va pas plus loin que cela! Les divertir ou leur faire pitié , faire jouer de misérables poupées, ou l'être soi-même et. faire trafic de cette singerie ! Ouvrir son cœur pour le mettre eu étalage sur un comptoir ! S'il a des blessures, tant mieux ! il a plus de prix ; tant soit peu mutilé on. l'achète plu* chéri

{Il se lève.) Lève-toi , créature de Dieu , fai te k son image , etadmire-toi encore dans cette condition ! (// rit et se rassied. — Uue vieille horloge sonne une demi-heure , deux coups.) Won , non! — L'heure t'avertit; assieds-toi, et travaille , malheureux ! Tu perds ton temps en réfléchissant ; tu n'as qu'une réflexion à faire , c'est que tu es un pauvre

Entends tu bien ? un pauvre ! — Chaque minute de recueillement est un vol que tu te fais ; c'est une minute stérile. — Il s'agit bien de l'idée , grand dieu ! ce qui rapporte, c'est le mot. Il y a tel mot qui peut aller jusqu'à un schelling ; la pensée n'a pas cours sur la place. — o loin de moi !... loin de moi, je t'en supplie , découragement glacé ! Mépris de moi-même , ne viens pas achever de me perdre ! Détourne-toi ! détourne-toi ! car à présent, mon nom et ma demeure, tout est connu ; et si demain ce livre n'est pas achevé, je suis perdu! oui, perdu ! sans espoir !.. arrêté ! jugé! condamné 'jeté en prison! — Oh! dégradation! oh! honteux travail !.. (// éciit) Il est certain que cette jeune femme ne m'aimera jamais. — Eh bien! ne puis-je cesser d'avoir cette idée?.. {Long silence.) J'ai bien peu d'orgueil d'y penser encore.. Mais qu'on me dise donc pourquoi j'aurais de l'orgueil ! De l'orgueil de quoi ? je ne tiens aucune place dans aucun rang. Etil est certain quece qui me soutient, c'est cette fie» té naturelle- Bile me crie toujours à l'oreille de ne pas ployer et de ne pas avoir l'air malheureux. — Et pour qui donc fait-on l'heureux quand»

SB

>n ne Test pas ? Je crois que c'est pour les 'eraraes. Nous posons tous devant elles.— Les pauvres créatures , elles te prennent pour un trône , ô publicité ! vile publicité ! toi qui n'est qu'un pilori où le profane passant peut nous souffleter. En général t les Femmes aiment celui qui ne s'abaisse devant personne. Eh bien! par le ciel, elles ont raison.—Du moins celle-ci qui a les yeux sur moi ne me verra pas baisser la tête. — Oh ! si elle m'eût aimé !.. (// s'abandonne à une longue rêverie dont il sort violemment.) Ecris

donc, malheureux , évoque donc ta volonté! — Pourquoi est-elle si faible ? N'avoir pu encore lancer en avant cet esprit rebelle qu'elle excite et qui s'arrête! — Voilà une Humiliation toute nouvelle pour moi ! — Jusju'ici je l'avais toujours vu partir avant son naître , il lui fallait un frein , et cette nuit, f est l'éperon qu'il lui faut. — Ah ! ah ! l'immortel ! Ah ! ah ! le rude maître du corps ! Esprit superbe , seriez-vous paralysé parce misérable brouillard qui pénètre dans une chambre délabrée? suffit-il, orgueilleux, i'un peu de vapeur froide pour vous vain« :re ? {Il jette sur ses épaules la couverture ie son lit.) L'épais brouillard ! il est tendu u-dehors de ma fenêtre comme un rideau >lanc , ou comme un linceul. — Il était >endu ainsi à la fenêtre de mon père la nuit [e sa mort. (L'horloge sonne trois quarts.) încore ! le temps me presse ; et rien n'est crit ! (/ / écrit.) Harold ÎHarold !.. ô Christ! [arold... le duc Guillaume. — Eh ! que me

fwit cet Harorid , je vous prie ? — Je ne puis comprendre comment j'ai écrit cela- (Il dèelJre le manuscrit en parlant. — Un peu. (/•? Mire le prend.) J'ai fait le catholique; j'ai çuenti. Si j'étais catholique, je me ferais moine el trappiste. Un trappiste n'a pour lit qu'un «Tercueil, mais au moins il y dort. — Tous les Siomme.s.onf un litoù ils dorment, moi j'en ai un «v»! je travaille pou rde l'argent. (Ilp irtelamain *? sa télé)o h vais- j e? o ù v ais je? Le m o t en traî n e Lidée malgré elle... O ciel ! la folie ne mar-rhc-t-elle pas ainsi î Voilà qui peut épouvanter le plus brave.. Al-lons ! calme- toi. — Je élisais ceci... Oui !... Ce poème-là n'est pas afcsch beau !... Écrit trop vite ! — Ecrit pour ■Mvre ! — O supplice ! Ln bataille de Hasîjngs !... Les .vieux Saxons!.... Les jeunes LVormands !... Me suis je intéressé à cela ? non. Et pourquoi donc ea as tu parlé? Quand j\avais tant à dire sur ce que je vois. — Réveiller de froides cendres, quand tout frémit et souffre au-

tour de moi; quand la vertu appelle à son secours et se meurt à force de v\ curer ; quand Je pale travail est dédaigné; quand l'espérance a perdu son ancre , la foi, son calice , la charité , ses pauvres enfans ; quand la loi est athée et corrompte comme isne courtisane; lorsque la terre crie et demande justice au poète de ceux qui la fouillent sans cesse pour avoir son or, et lui dissent qu'elle peut se passer du ciel. — Et moi ! moi qui sens cela, je ne lui répondrais pas! Si! par le ciel ! je lui répondrai. Je frapperai du fouet les méc-haus et les hypocrites. Je dé-

voilerais Jérémiah Milles et Warton. — Àh ! misérable! Mais... c'est la satire? tu deviens méchant. (// pleure long-temps avec désolation.) Ecris plutôt sur ce brouillard qui s'est logé à ta fenêtré comme à celle de ton père. (// s'irrète. — Il prend une tathatière sur sa table.) Le voilà , mon père ! — Vous voilà, bon vieux marin ! franc capitaine de haut-bord , vous dormiez la nuit , vous, et le jour vous vous battiez ! vous n'étiez pas un Pana intelligent comme l'est devenu votre pauvreenfant. Voyez vous, voyez-vous ce papier blanc ? s'il n'est pas rempli demain j'irai en prison , mon père, et je n'ai pas dans la tête un mot pour noicir ce papier, parce que j'ai faim. — J'ai vendu , pour manger, le diamant qui était là , sur cette boîte y comme une étoile survotre-beau front. \

"Et à pre'scnt je ne l'ai plus , et j'ai toujours la faim. Et j'ai aussi votre orgueil , mon 4

père , qui fait que je ne le dis pas. — Mais vous étiez vieux et qui saviez qu'il faut de l'argent pour Vivre , et que vous n'en aviez pas à me laisser; pourquoi m'avez-vous créé? (Il jette la boîte. — Il court après, se met à genoux et pleure.) An ! pardon , pardon , mon H père ! mon vieux père en cheveux blancs ! — i jj Vous m'a-

vez tant embrassé sur vos genoux ! .4 — C'est ma faute ! j'ai cru être poète! C'est ~X ma faute ; mais je vous assure que votre nom *£? n'ira pas en prison! Je vous le jure, mon vieux; père. Tenez,, tenez, voilà de l'opium! si j'ai par trop faim... je ne mangerai pas , je boirai* {Il fond en larmes sur la tabatière où est le

-portrait.) Quelqu'un monte lourdement mon escalier de bois. — Cachons ce trésor! (CV/chant V opium.) Et pourquoi? Ne suis-je donc pas libre? plus libre que jamais? — Catou n'a pas caché son épée. Reste comme tu es , humain , et regarde en face.

(// pose V opium au milieu de sa table.)

SCÈNE IL CHATTERTON, LE QUAKER , le quaker , jetant les yeux sur la fiole. Ah!

Eh bien ?

LE QUAKER

Je connais cette liqueur . — Il y a là au moins soixante grains d'opium. Cela te donnerait une certaine exaltation qui te plairait d'abord assez comme poète, et puis un peu de délire , et puis un bon sommeil bien lourd et sans rêve, je t'assure. — Tu es resté bien long-temps seul , Chatterton.

(Le quaker pose le flacon sur la table , Chatterton

le reprend à la dérobée.) CHATTERTON.

Et si je veux rester seul pour. toujours, n'en ai-je pas le droit ?

le quaker , s* asseyant sur le lit ; Chatterton reste debout , les yeux fixes et hagards. Les païens disaient cela.

Qu'on me donne une heure de bonheur, et jere deviendrai un exxelUnt chrétien. Ce que..

ce que vous craignez, les Stoïciens rappelaient : sortie raisonnable.

LE QUAKER

C'est vrai ; et ils disaient même que les causes qui nous retiennent à la vie n'étant guère fortes, on pouvait en sortir pour des causes légères. Mais il faut considérer, ami , que la fortune change souvent et peut beaucoup, et que si elle peut faire quelque chose pour quelqu'un, c'est pour un vivant.

Mais aussi elle ne peut rien contre un mort. Moi, je dis qu'elle fait plus de mal que de bien, et qu'il n'est pas mauvais de la fuir.
LE QUAKER.

Tu as bien raison; mais seulemnt c'est un peu poltron. — S'aller cacher sons une grosse pierre, dans un grand trou, par frayeur d'elle, c'est de la lâcheté.

Connaissez-vous beaucoup de lâches qui se soient tués ?

LE QUAKER

Quand ce ne serait que Néron.

Aussi, sa Lâcheté, je n'y crois pas. Les nations n'aiment pas les lâches' et c'est le seul nom d'empereur populaire en Italie.

LE QUAKER

Cela fait bien l'éloge de la popularité! — Mais, du reste, je ne te contredis nullement. Tu fais bien de suivie ton projet, parce que

cela va faire la joie de tes rivaux. Il s'en trou-

*vei;a d'assez impies pour égayer le public par «d'agréables bouffonneries sur le récit de ta mort , et ce qu'ils n'auraient jamais pu accomplir, tu le fais pour eux; tu t'effaces. Tu fais bien de leur laisser ta part de <-et os vide de la gloire que vous rongez. C'est généreux ? CHATTERTON.

Vous nie donnez plus d'importance que je n'en ai. Qui sait mon nom ?

le quaker , à part.

Cette corde vibre encore Voyons re que j'en tirerai. (A. Chatterton.) On sait d'autant mieux ton nom, que lu Tas voulu cacher. CHATTERTON.

Vraiment ? Je suis bien aise de savoir cela. — Eh bien! on le prononcera plus librement après moi.

LE quaker , à part.

Toutes les routes le ramènent à leur idée fixe. (Haut.) Mais il m'avait semblé ce m si in q,ue tu espérais quelque chose d'une lettre ? CHATTERTON.

Oui, j'avais écrit au lord-maire, monsieur \$eckford, qui a connu mon père assez intimement. On m'avait sou vent offert sa protection , je l'avais toujours refusée, parce que je n'aime pas être protégé — Je comptais sur des idées pour vivre. Quelle folie ! — Hier elles m'ont manqué toutes ; il ne m'en est resté qu'une, celle d'essayer du protecteur.. LE QUAKER.

Monsieur Beckford passe pour le plus honnête homme et l'un des plus éclairés de Loa.-

ires. Tu as bien fait. Pourquoi y as-tu réioncé depuis ?

Ti m'a sufli depuis de la vue d'un homme.

Essaie de la vue d'un sage après celle d'un *ou. — Que t'im-
porte ?

Eli ! pourquoi ces retards ? Les hommes ^imagination sont
éternellement crucifiés , e. sarcasme et la misère sont les clous de
leur Toix Pourquoi voulez-vous qu'un autre soit enfoncé dans ma
chair : le remords de s'être "nutitement abaissé? — Je veux sortir
raionnublement. J'y suis forcé.

le quaker , se levant.

Que le Seigneur me pardonne ce que je vais 'aire! Ecoute!
Ch;iltcrto , je suis très -vieux, e -chrétien et de la secte la plus
pure de la «publique universelle de Christ. J'ai passé :ous mes
jours avec mes frères dans la médiation, la charité et la prière. Je
vais te lire , au nom de Dieu , uae chose vraie, et, îîn la disant, je
vais, pour te sauver, jeter me tache sur mes cheveux blancs. —
Chaterlon ! Chatterton ! Tu peux perdre ton Ime , mais tu n'a pas
le droit d'en perdre :lenx. — Or, il y en a une qui s'est attachée à
la tienne, et que ton infortune vient d'attirer comme les Écossais
disent que la paille attire le diamant radieux. Si tu t'en vas, elle
s*en ira: et cela , comme toi , sans être cri éUt de grâce et indigne
pour l'éternité de pa*-

raître devant Dieu. — Chatterton! Chatterton! tu peux douter
de l'éternité , mais elle n'en doute pas; tu seras, jugé selon tes
malheurs et ton désespoir et tu peux espérer miséricorde , mais
non pas elle , qui était heureuse et toute chrétienne. Jeune

homme , je te demande grâce pour elle, a genoux, parce qu'elle est pour moi sur la terre comme mon enfant.

Mon dieu ! mon ami , mon père, que vous
lez-vous dire?.... serait-ce donc ?... levez"
vous... vous me faites honte... serait-ce?.

LE QUAKER

Grâce! car si tu meurs , elle mourra...
Mais qui donc?

LE QUAKER

Parce qu'elle est faible de corps et d 'âme, forte de cœur seulement.

Nommez-la! aurais-je osé croire?.,..
le quaker , se relevant.

Si jamais tu lui dis ce secret , malheureux! tu es un traître, et tu n'auras pas besoin de suicide ; ce sera moi qui te tuerai.

Est-ce donc ?...

LE QUAKER

Oui, la femme de mon vieil ami, de ton iiôle... la mère des beaux enfans.

Kitty Bell !

LE QUAKER

Elle t'aime, jeune homme. Veux-tu te ti>erencore ?

chatterton , tombant dans les bras du

quaker, U

Hélas! je ne puis donc plus vivre ni mou> ^ rir ?

le quaker , fortement. J

11 faut vivre, te taire et prier Dieu!

KITTY BELL, LE QUAKER

kitty bell , sort seule de sa chambre et r«- H! garde dans la salle.
pj \$

Personne! — Venez mes enfans! — 11 ne *N, ^ faut jamais se cacher , si ce n'est pour faire • l) *j3 le bien. — Allez vite chez lui ! portez-lui... '£ f?j (Au quaker.) Je reviens, mon ami, je reviens £Q J? vous écouter. (A ses enfans.) Portez-lui tous r^ 3 vos fruits. — Ne drtes pas que je vous en-Q ^1 voie , et montez sans faire de bruit. — Bien ! bien! (Les deux enfans, portant un panier, U4 montent doucement l'escalier et entrent dans*- la chambre de Chatterton. — 'Quand ils sont *Z3 en haut.) Eh bien! mon ami , vous croyez*^ donc que le bon lord-maire lui fera du bien. Oh! mon ami , je consentirai à tout ce que vous voudrez me conseiller!

LE QUAKER

Oui, il sera nécessaire que dans peu de

temps il aille habiter une autre maison, peut-être même hors de Londres.

KITTY BELL

Soit à jamais heuie la maison où il sera heureux , puisqu'il ne peut l'être dans la mienne! Mais qu'il vive, ce sera a^ez pour moi.

LE QUAKER

Je ne lui parlerai pas a présent de cette résolution; je l'y préparerai par degrés.
kitty bell j ayant peur que le quaker n'y consente.

Si vous voulez, je lui en parlerai, moi.

LE QUAKER

Pas encore : ce serait trop tôt.

KITTY BELL

Mais si, comme vous le dites , ce n'est pour lui qu'une habitude à rompre.

LE QUAKER

Sans doute... il est fort sauvage. — Les auteurs n'aiment que leurs manuscrits... Il ne tient à personne, il n'aime personne... Cependant ce serait trop tôt.

KITTY BELL

Pourquoi donc trop tôt, si vous pensez que sa présence soit si fatale?

LE QUAKER

Oui, je le pense, je ne me rétracte pas.

KITTY BELL

Cependant, si cela est nécessaire, je suis prête à le lui dire à présent ici.

LE QUAKER

Non, non , ce serait tout perdre.

kitty bell, satisfaite.

Alors, mon ami , convenez-en, s'il reste ici , je ne puis pas le maltraiter, il faut bien que l'on tâche de le rendre moins malheureux. J'ai envoyé mes enfans pour le distraire; et ils ont voulu absolument lui porter leur goûter, leurs fruits, que sais-je? Est-ce un grand crime à moi , mon ami ? en est-ce un à mes enfans?... (Le quaker, s" asseyant y se détourne pour essuyer une larme.)
KITTY BELL.

On dit donc qu'il a fait de bien beaux livres ? Les avez-vous lus, ses livres?

le quaker , avec une insouciance affectés. Oui, c'est un beau génie.

KITTY BELL

Et si jeune! est-ce possible ? — Ah! vous ne voulez pas me répondre, et vous avez tort , car jamais je n'oublie un mot de vous. Ce matin, par exemple, ici même, ne m'avez vous pas dit que rendre à un malheureux un cadeau qu'il a fuit, c'est t humilier et lui faire mesurier toute sa misère? — Aussi, je suis bien sûre que vous ne lui avez pas rendu sa bible. — N'est-il pas vrai? avouez-le.

le quaker lui donne sa bible lentement , en la lui faisant attendre.

Tiens, mon enfant, comme c'est moi qui te la donne , tu peux la garder.

(64) kitty bell ; s'assied à ses pieds à la manière des enfans qui demandent une grâce.

Oh! mon ami , mon père , votre bonté a quelquefois un air méchant, mais c'est toujours la bonté la meilleure. Vous êtes audessus de nous tous par votre prudence ; vous pourriez voir à vos pieds tous nos petits orages que vous méprisez, et cependant , sans en être atteint, vous y prenez part; vous en souffrez par indulgence, et puis vous laissez tomber quelques mots, et les nuages se dissipent, et nous vous rendons grâces, et les larmes s'effacent ~*et nous sourions, parce que vous l'avez permis.

le quaker , l'embrasse: sur le front.

Mon enfant! ma chère enfant ! avec toi du moins, je suis sûr de n'en avoir pas de regret. (On parle.) On vient !... Pourvu que ce ne soit pas un de ses amis.— » Ah! c'est ce Talbot, j'en étais sûr. (On entend le cor de chasse.) '

SCÈNE IV

iesprécédens , LORD TALBOT, JOHN BELL:

LORD TALBOT

Oui, oui, je vais les aller joindre tous, qu'ils se réjouissent ! moi , je n'ai plus le cœur à leur joie. J'ai assez d'eux, laissez-les souper sans moi. Je me suis assez amusé à les voir se ruiner pour essayer à vouloir me suivre ; à présent ce jeu-là m'ennuie. M. Bell, j'ai à vous parler. — Vous ne m'aviez pas dit les chagrins et la pauvreté de mon ami , de Chat* ter ton.

JOHN BELL , à Kitty Bell.

Mistress Bell , votre absence est néces-, ure... pour un instant (Kitty Bell se repire ntement dans sa chambre.) Mais , mylord , ?s chagrins, je ne les vois pas; et quand à * pauvreté , je sais qu'il ne doit rien ici. Oh ciel ! comment fait-il ? Oh! si vous saiez! et vous aussi, bon quaker, si vous sa- >iez ce que Ton vient de réap- prendre ! D'atord , ses beaux poèmes ne lui on t pas donné in morceau dd pain. — Ceci est tout simple; e sont des poèmes, et ils sont beaux : c'est g cours naturel des choses Ensuite, une es- . ^ èce d'érudit , un misérable inconnu et mé-. -}

liant, vient de publier (Dieu fasse qu'il l'i- . J^J nore!) une atroce calomnie. 11 a prétendu rouver que Harold et tous ses poèmes n'é- £»<; aient pas delui. Mais moi , j'attesterai le con- £3 raire , moi qui l'ai vu les invente* à mes Ph étés; là, encore enfant. Je l'attesterai , je Ph imprimerai , et je signerai Talbot. qj

LE QUAKER, Q

C'est bien , jeune homme.

LORD TALBOT

Mais ce n'est pas tout. N'avez vous pas vu , m~3 ôder chez vous un nommé Skirner ? CjJ

JOHN BELL

Oui, oui , je sais : un riche propriétaire e plusieurs maisons dans la cité.

LORD TALBOT

C'est cela.

JOHN BELL

Il est venu hier.

LORD TALLOT.

Eh bien ! il le cherche pour le faire arrê- ter ; lui, trois fois millionnaire , pour quelque pauvre loyer qu'il lui doit. Et Chatterton... Oh ! voilà qui est horrible à penser. — Je voudrais, tant cela fait honte au }>ays, je voudrais pouvoir le dire si bas que l'air ne' pût l'entendre. — Approchez tous deux. — Chatterton , pour sortir de chez lui , a promis par écrit et signé... Oh ! je l'ai lu.. Il a feigne que tel jour (et ce jour approche) il paierait sa dette, et que ; s'il mourait dans rintervalh , il vendait a l'école de chirurgie... ou n'ose pas dire eela.. son corps pour lajpayer ; et le millionnaire a reçu i écrit !

LE QUAKER

O misère ! mibère sublime î

LORD TALROT.

11 n'y faut pas songer ; je donnerai tout à son insu ; mais sa tranquillité , la comprenez-vous ?

LE QUAKER

Et sa fierté, ne la comprends-tu pas toi , ami !

LORD TALBOT

Eh! monsieur, je le connaissais avant vous , je veux le voir. Je sais comment il faut lui parler. il faut le forcer de s'occuper de {wii avenir., et, d'ailleurs ; j'ai quelque chose à réparer.

JOHN BELL

Diable ! diable ! voilà une méchante affaire 5 à le voir si bien avec vous , mylord, j'ai cru que c'était un vrai gentleman , moi; mais tout cela pourra faire chez moi une -4 esclandre. Tenez , franchement , je désire que ce jeune homme soit averti par vous qu'il ne peut demeurer plus d'un mois ici, m v lord. ç.,1

N'en parlons plus, monsieur; j'espère, s'il a la bonté d'y venir , que ma maison le dé- zsj dommagera de la vôtre. ' ÛJ

kitty bell j revient timidement *~i

Avant que sa seigneurie ne se retire , j'au- rjj rais voulu lui demander quelque chose, Jî^ avec la permission de M. Bell. J^)

john bell, se promenant brusquement au ^ fond de la chambre.

Vous n'avez pas besoin de ma permission. Dites ce qui vous plaira.

KITTY BELL

Mylord connaît il M. Beckford , le lord- Jjmaire de Londres ?

LORD TALBOT

Parbleu , madame , je crois même que nou» sommes un peu païens; je le vois toutes les fois que je crois qu'il ne m'ennuiera pas, c'està-dire une fois par an. Il me dit toujours que j'ai des dettes , et pour mon usage je le trouye sot ; mais en général on l'estime.

KITTY BELL

Monsieur le docteur m'a dit qu'il était plein de sagesse et de bienfaisance.

A vrai dire, et à parler sérieusement , c'est le plus honnête homme des trois royaumes. Si vous désirez de lui quelque chose... j'irai le voir ce soir même.

KITTY BELL

Il y a, je crois, ici quelqu'un qui aura affaire à lui, et... (Ici Chatterton descend de sa chambre avec les deux enfants.) JOHN BELL.

Que voulez-vous dire FEtes-vous folle?

kitty bell , saluant.

Bien que ce qui vous plaira.

LORD talbot.

Mais laissez-la parler, au moins.

le quaker.

La seule ressource qui reste à Chatterton, c'est cette protection.

LORD TALBOT

Est-ce pour lui ? j'y cours.

john bell j à sa femme.

Comment donc savez-vous si bien ses affaires ?

le quaker.

Je les lui ai apprises , moi.

john bell , à Kitty Bell.

Si jamais!...

KITTY BELL

Oh! ne vous emportez pas, monsieur , nous ne sommes pas seuls.

Ne parlez plus de ce jeune homme. (Ici Chatterton, qui a remis les deux enfans entre les mains de leur mère , revient vers la cheminée.)

KITTY BELL

Comme vous l'ordonnerez.

JOHN BELL

Mylord,voiei votre ami, vous saurez de lui-même ses sentiments.

CHATTERTON, LORD TALBOT, LE QUAKER, JOHN BELL, KITTY BELL

(Chatterton a l'air calme et presque heureux. Il jette sur un fauteuil quelques manuscrits.) LORD TALBOT,

Tom , je reviens pour vous rendre un service; me le permettez-vous ?

chatterton , avec la douceur d un enfant dans la voix , et ne cessant de regarder Kitty Bell pendant toute la scène.

Je suis résigné , Georges atout ce que Ton voudra , à presque tout.

LORD TABOT.

Vous avez donc une mauvaise affaire avec ce fripon de Skirner ? il veut vous faire arrêter demain.

Je ne le savais pas , mais il a raison.

(70) ' John bell , au quaker.

Mylord est trop boa pour lui ; voyez son àir de hauteur...

LORD TALBOT

A-t-ilraison ?

'Il a raison selon la loi. C'était hier que je devais le payer , ce devait être avec le prix -d'un manuscrit inachevé , j'avais signé cette promesse ; si j'ai eu du chagrin . si l'inspiration ne s'est pas présentée a l'heure dite , cela ne le regarde pas. — Oui , je ne devais pas compter à ce point sur mes forces et dater l'arrivée d'une muse et son départ comme on calcule La course d'un cheval. — J'ai manqué de respect à mon âme immortelle, je l'ai louée à l'jeune et vendue. — C'est moi qui ai tort , je mérite ce qui en arrivera. LE quaker , à Kitty Bell.

Je gagerais qu'il leur semble fou! c'est trop beau pour eux.

lord talbot , en riant , y,n peu piqué. Ah ! ça , c'est de peur d'être de mon avis que vous le défendez.

JOHN BELL

C'est bien vrai , c'est pour contredire.

C'EST BIEN VRAI.

Non... je pense h présent que tout le monde a raison, excepté les poètes. La poésie est une maladie du cerveau. Je ne parle plus de moi , je suis guéri.

LE QUAKER , à Kitty Bell.

Je n'aime pas qu'il dise cela.

• Je n'écrai plus un vers de ma vie , je vous le jure; quelque chose qui arrive, je n'en écrirai plus un seul.

le quaker , ne le quittant pas des yeux» Hum ! il retombe.

Est-il vrai que vous comptiez sur M. Beckford , mon vieux cousin ? je suis surpris que -vous n'avez pas compté sur moi plus tôt. CHATTERTON.

Le Tord- m aire est à mes yeux le gouverneuiont, et le gouvernement est l'Angleterre , l m y lord : c'est sur l'Angleterre que je compte.

LORD TALBOT

Malgré cela , je lui dirai ce que vous voudrez.

JOHN BELL

Il ne le mérite guère.

LE QUAKER

Bien! voilà une rivalité de protections. Le vieux lord voudra mieux protéger que le jeune. Nous y gagnerons peut-être.

(On entend un roulement sur le pavé.) K1TTY BELL.

Il me semble que j'entends une voiture. SCÉNE'VI.

LES PRÉCÉDÉES , LE LORD-MAIRE

{J^s jeunes lords descendent avec leurs serviettes à la main et en habit de chasse , pour voir le lord-maire. Six domestiques portant des torches entrent et se rangent en haie» *Qn annonce de lord-maire.)

KITTY BELL

il vierilluimême, le lord-mai; e. pour monsieur Chatterton! Rachel! mes enfans! quel bonheur ! embrassez-moi.

\ELU court à eux et Les baise avec transport.)

Les femmes ont des accès de folie inexplicable»!

LE quaker , à part.

La mère donne à ses enfans un baiser d'amante suis le savoir.

m» beckford , parlant haut.

Ah! ah! voici, je crois, tous ceux que je cherchais réunis. Ah! John Beil , mon féal ami , il fait bon vivre chez vous , ce me semble! car j'y vois de joyeuses figures qui aiment le bruit et le désordre plus que de raison. — Mais c'est de leur âge.

JOHN BELL

Mylord, votre seigneurie est trop bonne de me faire l'honneur de venir dans ma maison une seconde fois.

M. BECKFORD

Oui, pardieu, Bell, mon ami; c'est la seconde fois que j'y viens... Ah! les jolis enfans que Toilà !... Oui, c'est la seconde fois; car la

f>remière ce fut pour vous complimenter sur e bel établissement de vos manufactures, et aujourd'hui je trouve cette maison nouvelle plus belle que jamais : c'est votre petite femme qui l'administre, c'est très bien. — Mon cousin Talbot , vous ne dites rien ! je vous ai dérangé, Georges, vous étiez eu fête avec \os

(73 Y amis, n'est-ce pas?? Talbot, mon cousin, vous ne serez jamais qu'un libertin, mais c'est de votre âge.

Ne vous occupez plus de moi, mon cher * lord.

LORD LAUDERDALE

C'est ce que nous lui disons tous les jours, mylord.

M. BECKEORD.

Et vous aussi, Lauderdale, et vous, Kingston ? toujours avec lui ? toujours des nuits passées à chanter, à jouer et à boire ? Vous ferez tous une mauvaise fin ; mais je ne vous

•en veux pas, chacun a le droit de dépenser sa fortune comme il l'entend. — John Bell, j n'avez-vous pas chez vous un jeune homme nommé Chatterton, pour qui j'ai voulu venir

*• moi-même ? -j

CHATTERTON. qg

C'est moi, mylord, qui vous ai écrit.

M. BECKFORD

Ah ! c'est vous, mon cher ? venez donc ici £3 • un peu, que je vous voie en face. J'ai connu ^ votre père, un digne homme s'il en fut ; un ^ pauvre soldat, mais qui avait bravement fait ^ son chemin. Ali! c'est vous qui êtes Thomas j~ Chatterton ? vous vous êtes amusé à faire des vers, mon petit ami, c'est bon pour une fois, mais il ne faut pas continuer. il n'y a personne qui n'ait eu cette fantaisie. Hé! hé! j'ai fait comme vous dans mon printemps, et jamais Littleton, Swift et Wilkes n'ont écrit peur

-les belles tîmes des vois plus galans et plus \badins que les miens.

Je n'en doute pas , inylonl. M. BECKFORD..

Mais je ne donnais a uX muscs que le temps perdu. Je savais bien ce qu'en dit Ben Jon- ,son : que la plus belle muse du monde ne peut suffire ànourrir son homme et qu'il fnjt avoir ces demoiselles-la pour maîtresses, mais jamais pour femmes.

{Laudevdale , Kingston cl les lord* rient.)

LAUDERBAT.E.

Bravo , mylord ! cVst bien vrai !

LE QUAKER

Tl veut le tuer h petit feu.

Rien de plus vrai , je le vois aujourd'hui , mylord.

M. BECKFORD

Votre histoire est celle de mille jeunes gens ; vous n'avez rien pu faire de vos mausdits vers , et à quoi sont-ils bons , je vous ,prie ? Je vous parle en père, moi, h quoi sont-ils bons ? — Un bon Anglais doit-il être jutî'le a« p*v/s? — Voyons nn peu, quelle, idée vous faites-vous de nos devpirs à;tous , tant que nous sommes ?

CHATTERTON, à part.

Pour elle ! pour elle ï je boirai le calice

jusqu'à la lie. — Je crois les comprendre,

mylord: L'Angleterre est un vaisseau. Notre

■i.le en .a la forme : la proue tournée au nord,

Ne est comme à l'ancre au milieu des mers , surveillant le continent. Sans cesse elle tire e ses flancs d'autres vaisseaux faits à sou nage , et qui vont la représenter sur toute» is côtes du monde. Mais c'est à bord du rand navire qu'estnotre ouvrage à tous. Le ni , les lords, les communes , sont au pavil- >n , au gouvernail et à la boussole ; nous utres , nous devons tous avoir les mains aux ordages , monter aux mats , tendre les voiles t charger les canons : nous sommes tous de éauipage, et nul n'est inutile dans la mœuvre de notre glorieux navire.

M. BECKFORD

Pas mal ! pas mal ! quoiqu'il fasse encore e la poésie ; mais en admettant votre idée , ous voyez que j'ai encore raison. Que diable eut faire le poète dans la manœuvre ?

{Un moment d'attente.)

Il lit dans les astres la route que nous îontre le doigt du Seigneur.

lord talbot.

Qu'en dites vous, mylord? lui donnez-vous)rt ? Le pilote n'est pas inutile.

M. BECKFORD

Imagination ! mon cher I ou folie , c'est la îème chose; vous n'êtes bon à rien , et vons ous êtes rendu tel par ces billevesées. -

—rai es renseignemens sur vous... à vous parler •anchement...
et...

LORD TALBOT

Mylord , c'est un de mes amis , et vwus l'obligeriez en le traitant bien.,.

M. BECKFORD

Oh! vous vous y intéressez, Georges ? eh bien! ious serez content ; j'ai fait quelque chose pour votre protégé, malgré les recherches de Baie... Chatterton ne sait pas qu'on a découvert ses petites ruses de manuscrit; mais elles sont bien innocentes, et je les lui pardonne de bon cœur. Le Magisterial est un bien bon écrit; je vous l'apporte pour vous convertir, avec une lettre où vous trouverez mespropositions rils'agitde cent livres sterling par an. Ne faites pas le dédaigneux, mon enfant; que diable! votre père n'était pas sorti de la côte d'Adam; il n'était pas frère du roi, votre père, et vous n'êtes bon à rien qu'à ce qu'on vous propose , en vérité. C'est : un commencement, vous ne me quitterez pas et je vous surveillerai de près.

s-ciiATTEUTON ; il hésite unmoment , puis après avoir regardé Kitty Bell.

Je consens à tout, mylord.

LORD LAUDERDALE

Que mylord est bon!

JOHN BELL

Voulez-vous accepter le premier toast, mylord?

KITTY RELL , à Sa filh.

Allez lui baiser la main.

le quaker , serrant la main à Chatterton. Bien, mon ami, tu as été courageux.

LORD TALBOT

J'étais sûr de mon gros cousin Tom. — Allons, j'ai tant fait qu'il est à bon port.

M, BECKFORD

John Bell', mon honorable Bell, conduisezoi au souper 'de ces jeunes fous , que je les [>ie se mettre à table. Cela me rajeunira.

LORD TALBOT

Parbleu , tout ira*, jusqu'au quaker. — Ma i, mylord, que ce soit par vous ou par moi, oïla Chatterton tranquille; allons!... n'y ensons plus.

JOHN BELL

Nous allons tous conduire mylord. (À Kitty }ell.) Vous allez revenu- faire les honneurs, î le veux. (Elle va vers sa chambre.)

chatterton^ au quaker.

N'ai-jc pas fait tout ce que vous vouliez ? Tout haut à Lord Beckford.) Mylord , je suis vous tout-à-l'heure, j'ai quelques papiers brûler.

M. BECKFORD

Bien , bien , il se corrige de la poésie , c'est »ien. (Ils sortent.)

ohn bell , revient à sa femme brusquement Mais rentrez donc chez vous , et souvenezvous que je vous attends.

Kitty Bell s'arrête sur la porte un moment „ et regarde Chatterton avec inquiétude.)

KITTY BELL , à part.

Pourquoi veut-il rester seul , mon dieu ! SCÈNE VII.

CHATTERTON , seul.

Allez , mes bons amis. — Il est bien étonnant que ma destinée change ainsi tout-à-coup. J'ai peine à m'y fier ; pourtant les ag-

(TM) parents y sont. — Je liens là ma fortune f

— Qu'a voulu dire cet homme en parlant de mes ruses ? Ah ! toujours ce qu'ils disent tous. Ils ont deviné ce que je leur avouais moi-même, que je suis l'auteur de mon livre. Finesse grossière , je les reconnais là !

— Que sera cette place ? quelque emploi de commis ? tant mieux , cela est honorable ! Je pourrai vivre , sans écrire les choses communes qui font vivre. — Le quaker rentrera dans la paix de son âme que j'ai troublée , et elle ! Kitty Bell , je ne la tuerai pas , s'il ! es* Le vrai que je teusse tuée. — Dois-je le croire ? j'en doute : ce que l'on renferme toujours ainsi est peu violent; et pour être si aimante, son âme est bien maternelle. N'importe, cela vaut mieux , et je ne la verrai plus. C'est convenu... autant eût valu me tuer. Un corps est aisé à cacher. — On ne lui eût pas

dit. Le quaker y eût veillé , il pense à tout. Et à présent , pourquoi vivre ? pour qui ?.. pour qu'elle vive , c'est assez... allons... arrêtez-] vous , idées noires , ne revenez pas...» Lisons eeci... {Il lit le journal.) «Chatterton

» n'est pas l'auteur de ses œuvres... Voilà » qui est bien prouvé. — Ces poèmes ad- » mirables sont j tellement d'un moine nommé » Rowley, qui les avait traduits d'un autre » moine du dixième siècle, nommé Turgot.. » Cette imposture , pardonnable à un écolier, y> serait criminelle plus tard. . signé.. . Bale!..» Baie? Qu'est-ce que cela? que lui ai-je fait?... De quel égoût sort ce serpent? — Quoi linon nouieat clouifc^na gloire éteinte, mon bon- '

leur perdu! — Voilà le juge !.. Et le bien*-

àiteur !... voyons, qu'offre-t-il... (IL déca-

tîièie la lettre , LU., et décrie avec indignation.)^

Jne place de 'premier valet de chambre dans

a maison !.. Ah !'. pays damné ! terre du

îédaiu ! sois maudite à jamais!.. (Prenant

ajiole d'opium.) o mon âme, je t'avais vendue!

e te rachète avec ceci... (// boit V opium.)

kirner sera payé!— -Libre de tous! égal à-

ous à présent! — Salut, première heure

e repos que j'ai goûtée ! — Dernière heure

o ma vie , aurore du jour éternel, salut !

-Adieu humiliation, haines, sarcasmes,
avaux dégradans , incertitudes , angois-
> , misères , tortures du cœur , adieu !
quel bonheur , je vous dis adieu ! — Si
Tu savait ! si Von savait ce bonheur que
ii.. on n'hésiterait pas si longtemps ! — O
ort, ange de délivrance , que ta paix est
niée ! j'avais bien raison de t'adorer , mais
n'avais pas la force de te conquérir. — Je
isque tes pas seront lents etsûrs. Regarde-
»i , ange sévère , leur ôter à tous la trace
mes pas sur la terre... (// jette au Jeu tous
papiers.) Allez, noblespensées écrites pour
is ces ingrats dédaigneux , purifiez-vous
as la flamme c t y e m on tez a u ci cl a v ec m o i !
lève les yeux au ciel et déchire lentement
ses poèmes , dans l'attitude grave et exaltée
l'un homme qui fait un sacrifice solennel.)

SCÈNE VIII

CHATTERTON, KITTY BELL.

Kitiy bell s >rt Internent de .sa chambre,
rue, ubsLi'v; Cliailci tjn , et va se placer
entre la clieminee et lui. — IL cesse tout- à -coup de déchirer
ses papiers.)

KITTY BELL , à part.

Que fait-il donc ? je n'oserai jamais lui parler! (Vue brûle-t-ii ?
cette flamme me fait peur; et son visage éclairé par elle est lu-
gubre. . (A Chatterton.) N'allez-vous pas rejoindre rnylord ?

chatterton , laisse tomber ses papiers; tout son corps frémit.

Déjà ! — Ah ! c'est vous ! — Ah! madame ! à genoux! par pitié!
oubliez-moi.

KITTY BELL

Eh ! mon dieu !poui quoi cela? qu'avez vous , fiait?

Je vaispartir. — Adieu ! — Tenez; madame, il ne faut pas que
les femmes soient dupes de nous plus long-temps. Les passions
des poètes n'existent qu'à peine. On ne doit pas aimer ces gens-
là; franchement ,ils n'aiment rien; ce sont tous des égoïstes. Le
cerveau se nourrit aux dépens du cœur. INe les lisez jamais et ne
les voyez pas ; moi , j'ai été plus inauvais qu'eux tous.

KITTY BELL

Mon dieu! pourquoi dites-vous : j'ai été ? CHATTERTON.

Parce que je ne veux plus être poète ; vousle voyez, j'ai déchiré tout. — Ce que je seraine vaudra guère mieux, mais nous verrons. Adieu! — Ecoutez-moi !... Vous avez une famille charmaule / aimefc-YQUs vos eoians ?

un

KITTY BELL

lus qtie nia vie assurément.

imez donc votre vie pour ceux à qui vous ez donnée.

KITTY BELL, 'élas î ce n'est que pour eux que je l'aime,

CHATTERTON, ih l quoi de pins beau dans le monde , ù ty Bell î Avec ces anges sur vos genoux , îs ressemblez à la divine charité.

KITTY BELL

\s me quitteront un jour. ^

CHATTERTON. H

Jen ne vaut fcela pour vous! — C'est là H

vrai dans la vie! Vroilà un amour sans 1-5

uble et sans peur. En eux est le sang de }T£

re sang, l'âme de votre âme: airnez-les , £5 dame , uniquement et par-dessus tout.

3 mettez-le-moi! PQ

KITTY BELL, ©

tfon dieu ! vos yeux sont pleins de larmes, m vous souriez. J

CHATTERTON. t*;

dissent vos beaux yeux ne jamais pleurer 5^* vos lèvres sourire sans cesse ! O Kitty ! ne îsez entrer en vous aucun chagrin étrau» • à votre paisible famille.

KITTY BELL

lêlas! cela dépend-il de nous ?

Oui ! oui !.. 11 y a des idées avec lesquelles on peut fermer son cœur. — Demandez en au quaker , il vous en donnera. — Je n'ai pas le temps , moi ; laissez-moi sortir.

{Il marche vers sa chambre.) KITTY BELL.

Mon dieu ! comme vous souffrez !

Au contraire. — Je suis guéri., seulement

j'ai la tête brûlante. — Ah ! bonlé ! bonté!

tu me fais plus de mal que leurs noirceurs.

KITTY BELL

De quelle bonté parlez-vous ! Est-ce de la vôtre ?

Les femmes sontdupes de leurbonté. Cest par bonté que vous êtes venue. On vous attend là-fiaut ? J'en suis certain. Que faites-vous ici ?

KiTT» bell, émue profondément, et l'ait hagard.

A présent, quand toute la terre m'attendrait , j'y resterais.

Tout-à-l'hcure , je vous suivrai. -«-Adieu! adieu !

kitty bell, l'arrétant.

Vous ne viendrez pas.

J'irai... J'irai.

KITTY BELL

•Oh ! tous ne voulez pas venir\

Madame ! cette maison est à tous , mais cette heure m'appartient.

KITTY BELL Qu'en voulez-vous faire ?

Laissez-moi , Kitty. Les hommes ont des momens où ils ne peuvent plus se courber a votre taille et s'adoucir la voix pour vous. Kitty Bell , laissez-moi.

KITTY BELL

Jamais je ne serai heureuse , si je vous laisse ainsi , monsieur.

Venez-vous pour ma punition ? Quel mauvais génie vous envoie ?

KITTY BELL

Une épouvante inexplicable.

Vous serez plus épouvantée, si vous restez.

KITTY BELL

Avez-vous de mauvais desseins , grand dieu ?

Ne vous en ai-je pas dit assez ? Comment êtes- vous là ?

KTTTT BELL.

Eh ! comment n'y serais-je plus ?

Parce que je vous aime , Kitty.

KITTY BELL

Àh ! monsieur , si vous me le dite», c'est que vous voulez mourir.

J'en ai le droit , de mourir. — Je le jure devant vous, et je le soutiendrai devant Dieu ! KITTY BELL.

Et moi , je vous jure que c'est un crime ; ne le commettez pas.

Il le faut, Kitty , je suis condamné.

KITTY BELL

Attendez seulement un jour pour penser À votre âme.

Il n'y a rien que je n'aie pensé , Kitty,, KITTY BELL.

Une heure seulement pour prier.

Je ne peux plus prier.

KITTY BELL, Et moi ! je vous prie pour moi-même. Cela yne tuera.

Je vous ai avertie ! il n'est plus temps.

KITTY BELL

Et si je vous aime, moi!

Je l'ai vu, et c'est pour cela que j'ai bien fait de mourir; c'est pour cela que Dieu peut te pardonner.

KITTY BELL

Qu'avez-vous donc fait ?

Il n'est plus temps, Kitty; c'est un morfc qui vous parle.

kitty bell , à genoux , les mains au ciel. i. Puissances du ciel! grâce pour lui.

Allez-vous-en.. . Adieu!

kitty bell , tombant, Je ne le puis plus...

Eh bien donc! prie pour moi sur la terre et dans le ciel.(7Z la baise au front et remonte V escalier en chancelant ; il ouvre sa porte 8t tombe dans sa chambre.)

KITTY BELL

Ha ! — Grand dieu / (Elle trouve lajïiole.) Qu'est-ce que cela ? -
*- Mon Dieu .' pardonnez-lui.

KITTY BELL, LE QUAKER

le quaker , accourant.

Vous êtes perdue... Que faites-vous ici ? kitty bell , renversée sur les marches d& pj l 'escalier. m4

Montez vite! montez, monsieur, il va mou* m rir; sauvez-le... s'il est temps. **^

le quaker, en montant à grands pas , à Reste , reste, mon enfant, ne me suis y as.

(Il entre chez Chatterton , et s'enferme avec lui. On devine des soupirs de Chatterton et

■ des paroles d'encouragement du 'quaker. Kitly Bell monte à demi évanouie en s'accrochaht à la rampe de chaque marche ; elle fait effort pour tirer à elle la porte^ui re» ^siste et s'ouvre enfin. On voit Chatterton mourant et tombé sur le bras du quaker. Elle crie, glisse à demi morte sur la rampe de V escalier , et tombe sur la dernière marche. — On entend John Bell appeler de ta salle voisine.)

JOHN BELL

MistfessBell !

(Kitty se lève tout-à-coup comme par ressort.) john bell, une seconde fois.

Mi stress Bell!

(Elle se met en marche et vient s'asseoir lisant sa bible et balbutiant tout bas des paroles qu'an n'entend pas. Ses enfant accourant et s'attachent à sa robe.)

le quaker ydu haut de l'escalier.

LVt-elle vu mourir? l'a-t-elle vu ? (// va

près d'elle.) Ma fille ! ma fille !

john bell r entrant violemment , et montant deux marches de
V escalier.

Que fait-elle ici ? Où est ce jeune homme?

Ma volonté est qu'on Femmène !

LE QUAKER

Dites qu'on l'emporte, il est mort.

Moit!

LE QUAKER

Oui , mort à dix-huit ans ! Vous Pavez tous si bien reçu , éton-
nez-vous qu'il soit parti ! JOHN BELL.

Mais...

LE QUAKER

Arrêtez, monsieur , c'est assez d'effroi pour une femme: (// la
regarde et lavoit-mùurante;) Monsieur , emmenez ses enfansl
Vite , qu'ils ne la voient pas.

(11 arrache les enfans des pieds de Kitty , les

passé à John Bell, et prend leur mère dans

ses bras. John Bell les prend à part et reste

stupéfait. Kitty Bell 'meurt dans les bras

du quaker.)

john bell , avec épouvante.

Eh bien ! eh bien ! Kitty ! Kitty ! qu'avczyous ?

(// s arrête en voyant le quàket s'agenouiller.) le qu a eer , à genoux.

Oh! dans ton sein! dans ton sein , Seigneur ! reçois ces deux martyrs.

PRIX

Centimes Chatterton , drame. 50

Angelo, Tyran de P&doue, drame* 50 Gustave I, II; III, parodie. 30

Fra-Diavolo, opéra 50

Le Conseil de lié vision, vaud. 30 Robert-le-Diable, grand-opéra* 30 Les Femmes d'Emprunt corn. vaud. 30 La Muette de Portici, opéra* 30 La Famille Improvisée, v. (figure). 50 Les Deux Divorces, vaudeville. 30 Le Dieu et la Bayadère , g-opéra. 30 Les Malheurs d'un Joli Garçon, v. 30fc Le Diable à Séville, opéra. 3q

Le Camarade de lit , vaudeville. 30 La Juive , grand-opéra (avec fig.) 50 Quinze Jours de Sagesse, vaud. 30 La Consigne, vaudeville. 30

Monsieur Mouflet , vaud. 30

La Sylphide , ballet. 30

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/chattertondramee0odevi>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.